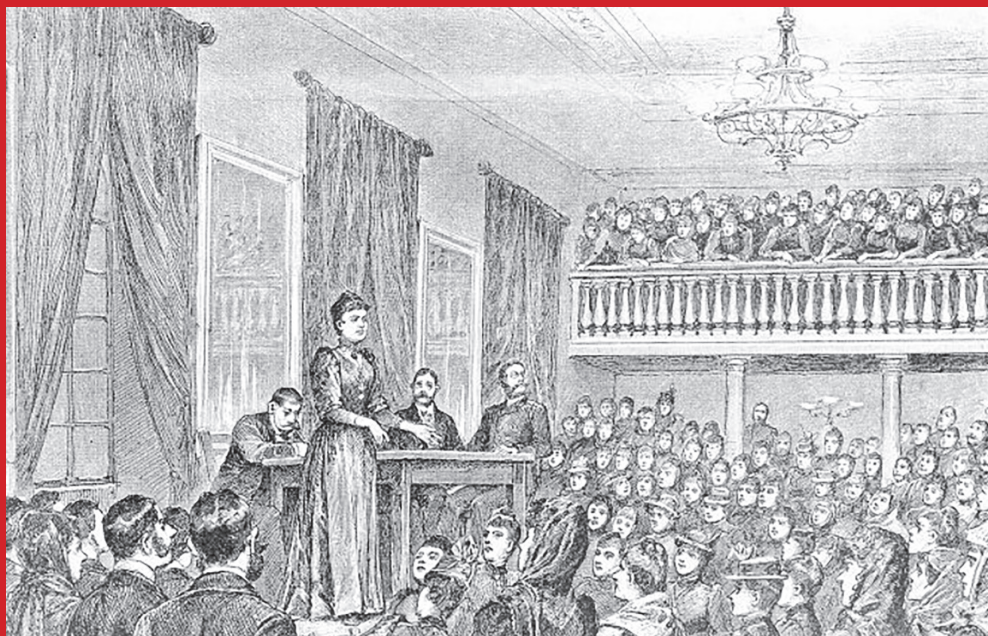


Adelheid Popp



Jeunesse d'une ouvrière

Collection
Témoignages

les bons
caractères **lbc**

Adelheid Popp

Jeunesse d'une ouvrière

Cet ouvrage a déjà été publié deux fois en français : tout d'abord aux éditions L. Martinet (Lausanne) en 1913, quatre ans après sa première édition en allemand. Puis une nouvelle fois en 1979, aux éditions François Maspéro, avec la même traduction, augmentée de notes de Karin Königseder.

Pour cette nouvelle édition, nous avons repris la même traduction, avec quelques petits changements, et l'essentiel des notes de Karin Königseder (DR).

Nous remercions l'équipe du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier – le Maitron* et Claude Pennetier pour leur aimable autorisation de publier la note biographique de Georges Haupt.

Couverture : Adelheid Popp en meeting
(gravure d'époque)

Adelheid Popp
Jeunesse d'une ouvrière
© Les Bons Caractères 2016
ISBN : 978-2-915727-51-7
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2016

Adelheid Popp

Jeunesse
d'une ouvrière

Traduit de l'allemand par
Mina Valette

Introduction de Georges Haupt

Préface d'August Bebel

Les Bons Caractères
6, rue Florian - 93500 Pantin

Note biographique

Adelheid Dworak naquit le 11 février 1869 dans une famille pauvre de Vienne, originaire de Bohême. Elle aurait aimé continuer ses études après l'école primaire, mais la mort de son père la contraignit à travailler. Dans l'usine de textile où elle fut embauchée, elle adhéra au syndicat et commença à militer à l'Association d'éducation des ouvrières créée en 1890 par le Parti social-démocrate. Elle sympathisait alors avec l'opposition dirigée par Hanser qui à l'automne 1891 s'organisa sous le nom de « socialistes indépendants », et qui critiqua la tactique et le programme du Parti social-démocrate et avant tout le « régime du Dr Adler ». Ce fut pourtant Victor Adler qui remarqua cette jeune militante dynamique, bonne oratrice, et qui soutint son action pour la conquête des droits des femmes travailleuses. Le 1^{er} janvier 1892 paraissait *l'Arbeiterinnen-Zeitung* (Journal des ouvrières). L'article de fond était signé par Adelheid Dworak qui devint le rédacteur en chef du journal le 15 octobre 1892. Emma Adler, qui collaborait à cette publication, perfectionna l'orthographe et la grammaire d'Adelheid et s'occupa de son éducation culturelle. *L'Arbeiterinnen-Zeitung* devint le centre du mouvement social-démocrate naissant parmi les femmes, et Adelheid déploya une intense activité de militante. Oratrice, journaliste, organisatrice, elle parcourut toute l'Autriche, prenant la parole dans des centaines de réunions publiques. Cette vaste campagne pour la protection des ouvrières, pour le « salaire égal à travail égal » et l'égalité politique des femmes fut menée par cette militante jeune, jolie et intelligente, dont l'influence s'étendait au-delà du Parti social-démocrate. Elle devint la bête noire des autorités, acquit la réputation d'une agitatrice, d'un « meneur dangereux ». Elle fut

arrêtée et traduite en justice à plusieurs reprises. Ce « phénomène » intrigua la bourgeoisie, comme en témoigne cette description du *Interessantes Blatt* (Journal intéressant) de décembre 1892 : « Cette jeune fille d'à peine vingt ans qui, il y a peu de temps, était encore ouvrière dans une fabrique de traitement du liège pour un salaire hebdomadaire de 6 gulden (florins) qui lui servait aussi à nourrir sa vieille mère, s'est hissée en autodidacte appliquée au rang de rédacteur en chef de l'*Arbeiterinnen-Zeitung* et manie actuellement la plume et la parole avec le même brio. » Engels admirait également cette jeune ouvrière attirante et pleine de vivacité qu'il rencontra en septembre 1893 au congrès socialiste international de Zurich, où Adelheid était la première femme déléguée par le Parti social-démocrate autrichien à un congrès de la II^e Internationale. Lors de son séjour à Vienne, la même année, Engels s'empressa de lui rendre visite en compagnie de Bebel. En 1894, elle épousa Julius Popp, un des dirigeants du parti, administrateur de l'*Arbeiter-Zeitung* (Journal des travailleurs), de vingt ans son aîné. Il devait mourir huit ans plus tard. Ils formèrent un couple de militants intimement liés. La lutte d'Adelheid fut couronnée à Pâques 1897 par la première conférence des femmes social-démocrates de l'Empire. Il fallut vaincre de grandes difficultés pour la faire aboutir : non seulement les résistances des autorités, mais aussi l'incompréhension et l'hostilité de certains syndicats. Adelheid Popp fut rapporteur au congrès de Brno de 1899 de l'ensemble du parti sur le mouvement des femmes et fut la première femme à siéger au comité directeur.

À partir de 1903, elle siégea sans interruption à l'exécutif du Comité des femmes de l'Empire (*Frauenreichskomitee*) et joua un rôle important dans la création en 1909 de l'Organisation politique libre des femmes, dont la carte de membre était considérée comme une adhésion au Parti

social-démocrate. Adelheid Popp prit une part active à tous les congrès de son parti et à ceux de la II^e Internationale. Membre du Bureau international des femmes dès sa création en 1907, elle en fut longtemps la présidente à partir de 1921.

Après l'effondrement de la monarchie, elle entra au conseil municipal de Vienne et, en février 1919, elle fut l'une des sept premières femmes élues à l'Assemblée nationale constituante. Elle siégea au Nationalrat (Conseil national) jusqu'en 1934.

Après les événements de février 1934, elle se vit privée de tout travail. Les dernières années de sa vie furent assombries par la maladie. En dépit de la terreur que faisait régner la Gestapo, son enterrement donna lieu à une manifestation de ses camarades.

Adelheid Popp fut aussi un écrivain fécond : récits autobiographiques, brochures de propagande et de défense des femmes ouvrières ; elle écrivit également une histoire du mouvement des femmes social-démocrates d'Autriche. Certaines de ses œuvres, comme *Jeunesse d'une ouvrière*, préfacée par August Bebel, connurent un grand retentissement et furent traduites dans de nombreuses langues.

Georges Haupt

Préface d'August Bebel

à la première édition de 1909¹

Lorsque Paul Goëhre, qui était à l'époque pasteur sans exercer sa fonction et est aujourd'hui notre camarade de parti, fit paraître, au début des années 1890, l'ouvrage intitulé *Ouvrier d'usine pendant trois mois*, dans lequel il raconte ses expériences pendant les mois où il travailla comme ouvrier, l'un des journaux les plus importants et les plus conservateurs du pays fit l'aveu suivant : « *Nous sommes mieux renseignés sur la vie des peuplades à demi sauvages d'Afrique que sur celle des couches les plus modestes de notre propre nation.* »

Cette phrase pourrait s'appliquer aussi au présent ouvrage. Pour les classes supérieures de la société c'est un monde complètement nouveau qui s'y révèle, mais un monde de souffrance, de détresse, de misère intellectuelle et morale telles que l'on se demande avec épouvante comment un tel état de choses est possible au sein de notre ordre social si fier de son christianisme et de sa civilisation. L'auteur nous montre ces bas-fonds où elle est née elle-même, où elle a passé la moitié de sa vie et qui forment la base de notre organisation sociale. Mais nous verrons aussi comment elle a réussi, malgré les tristes conditions où elle se trouvait, à s'affranchir et à devenir par ses propres efforts une des premières combattantes de l'émancipation de son sexe, ce pour quoi elle est estimée et respectée aujourd'hui de tous ceux qui la connaissent.

1 *Jeunesse d'une ouvrière*, paru anonymement avec une préface d'August Bebel en 1909, connu dans une même année deux tirages représentant 15 000 exemplaires. L'ouvrage fut réédité en 1922, 1927 et 1964, et traduit et diffusé en onze langues.

Il y a peu d'ouvrages dont la lecture m'ait ému davantage ! L'auteur nous fait une peinture vive et poignante de la misère, des privations et des mauvais traitements de sa vie d'enfant de prolétaires ; plus tard, elle eut à les endurer doublement, comme prolétaire et femme, et en but l'amer calice jusqu'à la lie.

Le milieu où s'écoule son enfance ne mérite pas d'être appelé humain ; elle a un père buveur et dur pour les siens, une mère vaillante et active, il est vrai, et qui s'use de travail du matin au soir pour subvenir aux besoins de la famille. Mais, sans éducation et accablée par les soucis matériels, tout ce qui est intellectuel rencontre chez elle non seulement de l'indifférence, mais même une réelle hostilité. Elle n'a aucune compréhension pour les efforts de sa fille cherchant à se libérer de la situation indigne dans laquelle le sort l'a jetée.

C'est par ses propres forces que celle-ci y parvient ; grâce à une volonté de fer et à un travail acharné pour s'instruire elle arrive, d'une façon surprenante, à combler les lacunes de son instruction élémentaire. Elle brise les liens qui la rattachaient à l'Église de son enfance et devient libre-penseuse ; remplie autrefois de respect pour la monarchie, elle devient républicaine ; les dures expériences de la vie en font une ardente socialiste et un champion de la lutte pour l'émancipation de l'ensemble du prolétariat. Sa vie est aussi un exemple que beaucoup pourraient imiter. En terminant son récit elle dit avec raison que, pour faire quelque chose de sa vie, il faut avant tout du courage et de la confiance en soi. Beaucoup de femmes pourraient accomplir une œuvre semblable si elles aussi étaient animées d'ardeur et d'enthousiasme pour le socialisme qui libérera l'humanité.

Je fais pourtant une réserve à propos de cet ouvrage : c'est que l'auteur, par une modestie injustifiée, taise son nom. Il est vrai qu'il ne saurait rester secret, mais il m'a semblé que

la divulgation de ce nom – connu de tous – contribuerait à mieux répandre cet ouvrage et que, la visière levée, elle devrait dire : « Voici ce que j'étais autrefois, et voilà ce que je suis à présent. Ce que j'ai fait, je devais le faire ; vous pouvez agir dans le même sens, vous n'avez qu'à vouloir. »

Mon vœu, c'est que ce livre soit répandu à des dizaines de milliers d'exemplaires.

August Bebel
Schöneberg-Berlin, 22 février 1909

Avant-propos de l'auteur à la troisième édition

Je dois à August Bebel de vifs remerciements pour avoir pris la responsabilité de la publication de *Jeunesse d'une ouvrière* et pour s'être porté garant de l'authenticité du récit. Il me déconseilla de faire paraître mon livre sans nom d'auteur. Ce n'est pas une modestie exagérée, comme il le dit aimablement, qui m'a empêchée de livrer mon nom. Je n'ai pas fait ce récit de ma vie parce que je lui attribuais une importance individuelle; c'est au contraire parce que mon sort est celui de centaines de milliers de femmes et de jeunes filles de la classe ouvrière et parce que dans mon entourage, dans les difficultés de ma situation, j'ai reconnu les conséquences caractéristiques de notre organisation sociale. Je ne me suis pas trompée, comme en attestent les nombreuses lettres reçues de la part d'ouvrières qui ont retrouvé, dans mon histoire, l'image fidèle de la leur.

Lorsque la deuxième édition de mon petit livre vit le jour, des amies et des amis m'engagèrent à ne plus cacher mon nom, puisque, aussi bien, il avait été divulgué malgré moi, mais dans une intention sympathique.

Mais je résistai, parce que j'espérais encore que ce récit de la vie d'une ouvrière serait perçu comme étant en même temps celui de centaines de milliers d'autres. Maintenant que se publie la troisième édition, je dois admettre que mon intention ne serait pas comprise; pourquoi l'ouvrage resterait-il anonyme, puisque le nom de l'auteur s'est répandu beaucoup plus largement que je n'aurais pu le supposer?

À présent que mon nom figure sur le livre, il n'y a plus de raison pour taire certains détails que je n'ai pas racontés auparavant, de peur qu'ils ne révélassent l'auteur. D'autre part, j'ai pu supprimer, dans la troisième édition, plusieurs

passages qui devaient donner le change sur mon identité à des amis et à des camarades. J'y ai donc introduit des récits et des personnages nouveaux. J'évoque mes années de mariage, hélas trop courtes, non pour parler de moi mais pour montrer, d'après mon propre cas, que l'activité publique de la femme ne doit pas être entravée par le mariage et par ses devoirs de mère et d'épouse. Il s'agit là d'un des grands problèmes du féminisme, d'une des questions les plus importantes qui se posent au sujet de l'égalité complète des femmes, tant au niveau politique que social.

Je suis heureuse d'écrire ces mots au moment du soixante-dixième anniversaire de Bebel, qui est en Allemagne le plus vaillant combattant pour l'émancipation de la femme.

Adelheid Popp

22 février 1910

Jeunesse
d'une ouvrière

La plupart des gens, lorsqu'ils ont grandi dans des circonstances normales, se souviennent avec émotion et reconnaissance, aux époques douloureuses de leur existence, du temps heureux et insouciant de leur jeunesse et soupirent : « Ah ! si seulement ce temps pouvait revenir ! » C'est avec des sentiments bien différents que je me reporte aux souvenirs de mon enfance ; je n'y retrouve aucun point lumineux, aucun rayon de soleil, rien qui rappelle un doux foyer où les soins et l'amour maternels vous entourent. Cependant j'avais une mère bonne et pleine de dévouement qui, poussée sans cesse par le besoin et par une forte volonté, ne s'accordait jamais une heure de repos, cherchant à élever honnêtement ses enfants et à les protéger de la faim.

Tout ce que je sais de mon enfance est si sombre et si triste, et si profondément enraciné dans mon esprit, que cela ne s'en effacera jamais. Tout ce qui fait le bonheur des enfants, tout ce qui leur fait pousser des cris de joie – poupées, jouets, contes de fées, friandises, arbres de Noël – m'était inconnu. Je ne connaissais que la grande pièce où l'on travaillait, où l'on dormait, où l'on mangeait et où l'on se disputait. Je ne me rappelle aucune parole de tendresse, aucune caresse, mais uniquement la peur que je ressentais lorsque, réfugiée dans un coin ou sous le lit, une scène de famille éclatait, quand mon père rapportait trop peu d'argent à la maison et que ma mère lui en faisait le reproche. Mon père était violent, il se mettait alors à battre la mère, qui devait souvent se sauver à demi habillée chez des voisins pour s'y cacher. Nous restions alors seuls plusieurs jours avec le père colérique, qu'il ne fallait pas approcher. On n'avait alors guère à manger ; des voisins

compatissants nous aidaient jusqu'à ce que le souci de ses enfants et du ménage ramenât la mère au logis.

De telles scènes se renouvelaient presque chaque mois et quelquefois davantage. Toute mon affection allait à ma mère ; de mon père, j'avais une terreur invincible et je ne me souviens pas de lui avoir jamais adressé la parole ou qu'il m'ait lui-même jamais parlé. Ma mère me raconta plus tard que cela irritait mon père que moi, seule fille parmi les cinq enfants survivants, j'eusse des yeux foncés comme elle.

J'ai encore dans le souvenir une soirée de Noël, alors que j'avais presque cinq ans, où j'ai failli avoir un arbre de Noël. Ma mère voulait pour une fois me montrer, à moi la plus jeune de ses enfants, ce qu'était l'enfant Jésus². Pendant des semaines elle avait économisé à grand-peine quelques sous pour m'acheter une vaisselle de poupée. L'arbre de Noël était garni de banderoles de papier de toutes couleurs, de noix dorées et de ce modeste jouet. On attendait pour allumer les bougies le retour du père qui était allé livrer de la marchandise chez un fabricant. Il devait rapporter de l'argent. Six heures sonnèrent, puis sept heures, puis huit heures, le père ne revenait pas. Nous avions tous faim et demandions à manger ; nous dûmes manger les gâteaux, les pommes et les noix en son absence ; après quoi, je dus aller au lit sans avoir vu briller les bougies de l'arbre de Noël. Ma mère était de très mauvaise humeur et trop pleine de soucis pour les allumer. Je restai dans mon lit sans dormir : je m'étais tant réjouie de l'arrivée de l'enfant Jésus et voilà qu'il n'était pas venu ! À la fin j'entendis le père rentrer ; il ne fut pas bien reçu et il s'ensuivit de nouveau une violente scène. Il rapportait moins d'argent que n'en attendait ma mère ; en plus il s'était arrêté en route dans une auberge. Il

2 En Autriche, ce n'est pas le père Noël mais l'enfant Jésus qui, la veille de Noël, apporte sous le sapin décoré des cadeaux aux enfants.

avait presque deux heures de marche pour rentrer et avait voulu faire une pause pour se réchauffer, puis s'était attardé plus longtemps qu'il n'en avait eu l'intention et revenait ivre à la maison.

Étant donné le bruit qui s'élevait, je regardai du côté de mes parents et, du coin où je couchais, je vis le père abattre l'arbre de Noël à coups de hache. Je n'osai crier, mais je pleurai, pleurai jusqu'à ce que je m'endorme...

Le lendemain, mon père eut probablement pitié de moi et me donna quelques sous pour m'acheter une vaisselle de poupée en fer-blanc. Des gens compatissants me donnèrent aussi une poupée et quelques autres jouets appartenant à leurs enfants, qu'ils avaient remplacés par d'autres plus beaux et plus neufs.

Je me rappelle encore une autre fête de Noël où je reçus des présents. J'allais déjà à l'école lorsqu'un monsieur très riche, propriétaire d'une grande fabrique où travaillaient des centaines d'hommes et de femmes, donna une fête de Noël pour les enfants pauvres des écoles. Je faisais partie des heureux auxquels on distribua des friandises et des vêtements de laine. Je n'avais jamais vu une lumière semblable à celle dont brillait le grand et majestueux sapin, et le repas de fête qu'on nous servit nous mit tous en joie. Combien j'étais reconnaissante à l'homme riche et bon qui avait un cœur si charitable pour les pauvres !

Lorsque plus tard ma mère, devenue veuve, dut travailler dans sa fabrique douze heures par jour pour trois gulden³ par semaine, je ne pouvais pas encore me rendre compte que là résidait la source de sa grande générosité.

Ce ne fut que beaucoup plus tard que je le compris⁴.

3 Le gulden (florin) se divise en 100 kreuzer.

4 *«Ce n'est qu'en me familiarisant avec le socialisme que je compris que quelques noix dorées sur l'arbre de Noël et les vêtements offerts à ses proches après des semaines de privations ne signifient pas encore le salut. Je compris que le Messie qui serait arrivé il y*

Mon père fut atteint d'une grave maladie, un cancer, qui nous fit tomber dans une grande détresse. Il refusait de rester à l'hôpital et presque tout ce que l'on gagnait passait aux remèdes et aux soins médicaux dont il avait besoin, de sorte que notre situation ne fit qu'empirer.

Chaque fois que ma mère m'envoyait à la pharmacie avec une ordonnance, elle se demandait avec angoisse combien de temps cela allait durer encore.

Un jour cela alla si mal qu'on fit chercher un prêtre pour confesser mon père et lui administrer les sacrements. Ce fut pour moi un grand événement : tous les habitants de la maison s'agenouillèrent dans notre chambre et nous fîmes de même. L'air était rempli de fumée d'encens, et entre les prières se faisaient entendre les sanglots de ma mère. Mon père mourut peu d'heures après. Ma mère n'a jamais pu oublier qu'il était mort sans une parole de réconciliation pour elle et sans exprimer une pensée pour ses enfants.

Je n'eus point de chagrin ; revêtue d'une robe de deuil et d'un chapeau avec un voile, prêtés par une famille aisée, j'éprouvais bien plutôt un sentiment de satisfaction de me voir, pour une fois, bien habillée. Ma mère avait maintenant à nourrir cinq enfants. Mon frère aîné, quoique âgé déjà de

a dix-neuf siècles n'avait pas apporté le bonheur et la délivrance pour tous. Mais, comme des milliers d'autres camarades qui partageaient mon sort, j'appris à croire en un nouveau Messie et à espérer en un Sauveur dont le corps humain ne peut être cloué sur une croix. J'appris à espérer en ce Sauveur qui habite l'esprit et le cœur de millions d'hommes et qui, venu du fond d'eux-mêmes, conquiert le monde pour le transformer afin qu'il serve au bonheur de tous...

J'appris à croire au socialisme, et l'idée de Noël, qui pendant si longtemps avait dominé ma pensée et résumé toutes mes aspirations, s'effaça devant le désir d'accueillir le socialisme comme libérateur dans les demeures des pauvres et des opprimés. » (A. Popp, Erinnerungen. Aus meinen Kindheits- und Mädchenjahren. Aus der Agitation und anderes, Stuttgart, 1915, p. 26.)

dix-huit ans, ne pouvait nous être d'aucun secours, car il avait appris un métier en voie de disparaître.

Il résolut de tenter fortune à l'étranger et fit son baluchon. Deux autres frères, qui jusqu'alors avaient travaillé à la maison avec le père, furent mis en apprentissage, tandis que le plus jeune, âgé de dix ans, allait à l'école.

Ma mère possédait une grande force de volonté et un bon sens inné. Elle avait l'ardent désir de montrer qu'une mère est capable aussi d'entretenir ses enfants. Sa tâche était d'autant plus dure qu'à part les travaux domestiques elle n'avait jamais rien appris. Orpheline de bonne heure, elle était entrée en service à l'âge de six ans; elle n'avait jamais été à l'école et ne savait donc ni lire ni écrire. Elle était ennemie de ces «lois à la nouvelle mode» comme elle appelait l'instruction obligatoire; elle trouvait injuste que d'autres prescrivissent aux parents ce qu'ils avaient à faire de leurs enfants. Sur cette question-là mon père avait partagé son avis et, dès l'âge de dix ans, mes frères avaient dû l'aider dans son travail de tisserand. Trois années d'école étaient suffisantes d'après mes parents; ils répétaient volontiers que celui qui n'a rien appris jusqu'à dix ans n'apprendra rien non plus par la suite.

Mon plus jeune frère allait donc aussi être retiré de l'école; mais la loi sur l'instruction obligatoire était devenue plus stricte et les autorités scolaires firent des difficultés. À force de sollicitations ma mère obtint cependant qu'on le laissât sortir de l'école pour être manœuvre dans une usine.

Mon frère était un garçon travailleur qui s'efforçait de gagner le plus possible. Il faisait encore des heures supplémentaires jusqu'à une heure tardive le soir et le dimanche, en été, il allait redresser des quilles, travail pour lequel il recevait aussi un petit salaire. Cela l'obligeait à passer tout son dimanche, souvent jusqu'à une heure avancée de la

nuit, dans les cafés où il était le témoin des violentes querelles qui terminaient généralement les divertissements de ce jour. À l'époque de la chasse, il s'en allait avec d'autres garçons pour servir de rabatteur aux chasseurs de lièvres. Plus tard il entra en apprentissage dans notre village, où il était bien traité. Mais un jour il revint en gémissant à la maison ; il avait fait une chute sur le verglas et s'était blessé le genou. Ce devait être pour lui le commencement d'une longue et pénible maladie. Comme les douleurs devenaient toujours plus vives, on dut le transporter à l'hôpital ; il en revint au bout de quelques semaines. Il reprit son travail ; mais il se forma dans la région gauche des côtes un abcès qui grossit et s'ouvrit un jour pendant qu'il travaillait.

Une époque bien pénible commença dès lors pour lui et pour nous : mon frère malade, et plus de gagne-pain dans la maison ! Ma mère était sans travail et mon second frère avait quitté son apprentissage par suite de mauvais traitements. Cela tombait sur un hiver où pendant longtemps il ne neigea pas, ce qui enlevait encore un moyen de gagner quelque chose en déblayant la neige. Ma mère ne s'épargnait aucune peine pour trouver de l'ouvrage. Elle allait quelquefois laver du linge chez les autres ; je devais alors la rejoindre à midi pour partager son repas. Nous allions dans les auberges chercher l'eau où l'on avait fait cuire des saucisses, nous y trempions du pain, et nous obtenions ainsi un potage qui nous paraissait excellent. De charitables voisins apportaient à mon frère de la soupe et maintes bonnes choses. Chacun y allait de ses conseils pour sa guérison ; on lui appliqua tous les remèdes maison, bons et mauvais. Ma mère alla chercher à la ville un onguent préparé par une vieille femme et qui devait faire de véritables miracles. D'autres vinrent mettre sur ses plaies des pruneaux secs écrasés et mélangés de sucre. On lui fit prendre des bains d'herbes, on essaya des remèdes de charlatan, tout fut en

vain ; ses plaies ne se refermaient pas. Je dus alors, moi aussi, commencer à gagner quelque chose. Je tricotais des bas pour d'autres gens et je faisais des commissions. Nous prenions tout ce qui s'offrait pour ne pas succomber à la misère.

Lorsque l'avant-dernier de mes frères trouva enfin du travail chez un tourneur de nacre, j'y fus envoyée aussi pour garder les enfants ; puis j'appris à coudre les boutons de nacre sur du papier argenté et doré. Ce fut désormais mon occupation en rentrant de l'école et les jours de congé. Quand j'avais cousu cent quarante-quatre boutons, soit douze douzaines, j'avais gagné un kreuzer et demi. Je ne pus jamais arriver à plus de vingt-sept kreuzer dans la semaine⁵.

Le jour de l'An, je devais aller souhaiter la bonne année dans notre village et aux environs. C'était l'usage parmi la population la plus pauvre : on allait seulement dans les familles connues comme riches ou aisées et on récitait un petit compliment, en échange duquel on recevait une récompense. J'avais une frayeur terrible des chiens qui gardaient les maisons des riches, mais je me donnais cependant de la peine pour rapporter le plus d'argent possible à la maison. Souvent, quand j'entrais dans une maison, je croisais sur le seuil un autre enfant qui en sortait, aussi maltraité par la vie que moi. Si l'enfant d'une famille plus riche venait à mourir, on choisissait un certain nombre d'enfants pauvres pour suivre le convoi funèbre ; ils recevaient pour cela dix

5 La situation n'est pas différente en Autriche de la situation en Allemagne, où bien plus de la moitié des enfants recensés (306 823) sont employés dans l'industrie à domicile, dont 56 316 écoliers « qui, après les heures de classe quotidiennes, travaillent encore pendant quatre à huit heures et demie, accroupis, abîmés par l'incessant mouvement mécanique des mains, afin d'augmenter le revenu de la famille de huit à dix pfennigs par jour ». (D'après Henriette Fürth, « Gewerbliche Kinderarbeit in Deutschland », *Dokumente der Frauen*, Vienne, 1900.)

kreuzer. Une fois, alors que je n'allais pas à l'école en raison du mauvais état de mes chaussures, la maîtresse m'envoya chercher pour faire partie du cortège à l'enterrement d'une riche compagne d'école. J'aurais alors, me dit-elle, le salaire promis pour ces occasions. Et pour gagner ces quelques sous je fis ce long trajet sur les chemins sales et détrempés, avec des souliers qui n'avaient plus de semelles.

À cette époque, où nous vivions dans une si grande misère, on parlait beaucoup d'une duchesse qui habitait un château dans un village situé à une distance d'une heure et demie environ. On vantait sa bienfaisance; elle avait déjà, disait-on, fait le bonheur de bien des gens par ses libéralités. Tout ce que j'avais lu dans les contes sur les bonnes fées semblait incarné dans cette femme. Ma mère se fit écrire une demande de secours pour elle, signée du maire et du curé. Un don de cinq gulden ne tarda pas à arriver; ma mère en fut extrêmement heureuse et se demanda comment elle pourrait en exprimer sa reconnaissance.

Elle se demanda aussi si la duchesse, connaissant l'état de mes souliers, ne m'en donnerait pas une paire. Je dus écrire une lettre conçue à peu près en ces termes :

« Très honorée Madame la Duchesse !

« Comme ma mère ne sait pas écrire, c'est moi qui vous écris pour vous exprimer ses plus humbles remerciements pour les cinq gulden. J'ai dix ans et je ne puis pas aller régulièrement à l'école parce que je n'ai point de souliers, et je voudrais tant aller à l'école. »

J'attendais maintenant jour après jour des nouvelles de la duchesse, comme d'une fée bienfaisante. Effectivement, un message arriva pour me dire de me rendre chez la maîtresse d'école du village où se trouvait le château. Cette dernière m'envoya chez un cordonnier qui me prit mesure pour une paire de souliers neufs. Et une semaine plus tard je pus aller les chercher au château. La maîtresse m'avait appris

auparavant qu'il fallait dire « Votre Altesse » en m'adressant à la duchesse. Si je ne pouvais pas me rappeler ce mot, je devais dire : « Très honorée Madame la Duchesse. »

Je m'acheminai alors sur la route couverte de neige et conduisant au château; mes pieds étaient chaussés de sabots, je portais une jupe verte et, par-dessus ma mince jaquette, j'avais noué un châle appartenant à ma mère. Je m'étais enveloppée la tête d'une écharpe de laine. Tout émue, et avec des battements de cœur, je suivis l'allée du château aux arbres majestueux et séculaires. Les murs qui l'entouraient m'inspiraient déjà un sentiment que je qualifierais peut-être aujourd'hui de respect plein d'effroi. Le portier, comme les gens l'appelaient, me fit entrer et monter un large et superbe escalier. Il y avait des tapis tels que je n'en avais vu encore dans aucune demeure; des plantes vertes ornaient les parois. Je fus reçue au haut de l'escalier par un monsieur magnifiquement vêtu; il portait des culottes et un habit aux galons étincelants. « Ce doit être le duc », pensai-je et je m'apprêtai à lui baiser la main comme ma mère me l'avait recommandé. Mais il se déroba, et j'appris plus tard que c'était le valet de pied. Il me conduisit plus loin et nous passâmes devant une porte à travers les vitres de laquelle j'aperçus l'image d'une fillette toute pareille à moi. Elle était vêtue de la même jupe verte et du même châle; ses pieds étaient chaussés de sabots semblables aux miens; elle avait des cheveux et des yeux aussi foncés que les miens. Je racontai cela à ma mère, et nous tâchions de deviner qui cela pouvait bien être; mais nous nous trouvions devant une énigme, ne sachant ni l'une ni l'autre qu'il existait des portes ornées de glaces; c'était en effet une glace qui m'avait renvoyé ma propre image.

Le valet de pied me fit attendre dans un corridor où des tableaux étaient suspendus aux murs. Aussitôt parut une jeune femme qui me sembla belle comme un ange; elle me

prit amicalement par la main et me conduisit dans une grande pièce aux murs garnis de livres. Je me tenais pour la première fois sur un parquet où l'on marchait comme sur de la glace. La duchesse me fit asseoir et apporta elle-même d'une chambre voisine les souliers qui m'étaient destinés. Je les mis sur son ordre. Mes vêtements trop minces lui firent pitié et elle me donna une carte que je devais remettre à la maîtresse d'école, portant l'ordre de me faire faire une jaquette chaude. Lorsque j'allai au château chercher la jaquette, la duchesse m'interrogea sur notre situation et je lui parlai de la maladie de mon frère. Elle me promit de nous envoyer un docteur et me donna de l'argent pour ma mère. Comme elle me demandait si j'aimais à lire, je répondis oui avec empressement. Elle me fit alors cadeau de quelques livres, entre autres d'un grand volume à belle reliure dont j'ai – chose curieuse – oublié le titre. Une seule phrase m'est restée d'un récit intitulé *Le Trésor volé*. L'un des livres était de Ottilie Wildermut et contenait de magnifiques gravures. Malheureusement, quand la misère et la faim revinrent dans la maison, je fus obligée de vendre ces livres pour quelques sous. Plus tard, quand je pus comprendre combien la lecture développe et instruit, j'aurais bien voulu les racheter, mais tous mes efforts restèrent vains.

La duchesse tint parole et envoya son médecin à mon frère; il l'examina et la triste conclusion fut que les soins à la maison étaient insuffisants pour son état et que l'hôpital serait le seul moyen de salut. Ainsi fut fait. Mon frère resta couché sur un matelas rempli d'eau plus d'une année. C'était la seule façon dont il pouvait supporter ses douleurs toujours croissantes; il avait une carie des os. Son pauvre corps était dans un état affreux. Il se trouvait très bien à l'hôpital; tout le monde le traitait avec bonté et il ne se lassait pas de parler de toutes les bonnes choses qu'on lui donnait à manger. Tous l'aimaient. D'anciens malades, après

être sortis de l'hôpital une fois guéris, venaient encore lui apporter des cadeaux. Et quand il eut passé trois cents jours à l'hôpital, ses gardes-malades décorèrent son lit de fleurs et tout le monde lui fit des présents. Et cependant il n'aspirait qu'à rentrer à la maison; il nous demandait souvent d'écrire à la duchesse pour la prier de s'occuper de lui et de le faire revenir auprès de sa mère. Mais nous savions par les docteurs qu'il ne pouvait en être question et nous tâchions chaque fois de le consoler. Un jour, une des infirmières vint nous apprendre qu'il était désormais délivré de ses terribles souffrances. Il fut enterré dans le cercueil des pauvres.

Au printemps, ma mère avait obtenu du travail dans le jardin de la duchesse, ce qui permit d'améliorer quelque peu notre situation. Mais j'avais manqué bien des heures de classe et nous eûmes maintenant à en subir les conséquences. Ma mère ne sachant écrire, mes absences n'avaient souvent pas été excusées. Le directeur de l'école signala le fait et ma mère fut condamnée à douze heures d'emprisonnement. Comme elle avait alors du travail, elle ne voulait pas perdre son salaire et ne se présenta pas pour purger sa peine. Il lui paraissait d'ailleurs impossible qu'on pût la mettre sous les verrous, elle, la veuve honnête qui avait toujours honorablement gagné sa vie. Mais le samedi de Pâques, dès six heures du matin, arrivèrent deux gendarmes pour l'emmener. Elle était sidérée qu'on lui fasse subir la honte de marcher dans la rue entre deux gendarmes. Elle ne trouvait de consolation que dans la conscience d'une vie pure et sans tache. Elle fut ensuite convoquée par le directeur de l'école qui lui recommanda de m'envoyer régulièrement en classe car, disait-il, j'étais très douée et il était possible de faire quelque chose de moi. Mon tuteur dut se présenter aussi, mais il se contenta de m'exhorter à être brave et pieuse. À quoi servait tout cela, puisque je n'avais ni vêtements ni nourriture pour fréquenter l'école?

À la fin de cette année scolaire, ma mère se décida à émigrer en ville. J'avais maintenant dix ans et cinq mois et je devais quitter l'école pour commencer à travailler. On déconseilla à ma mère de déménager, disant que si nous restions dans notre village la duchesse me ferait apprendre quelque chose. Et c'était vraiment ce que je m'étais imaginé dans mes rêves : je me voyais déjà femme de chambre comme les demoiselles si joliment vêtues, parées de rubans et d'élégants tabliers blancs, que j'avais souvent admirées au château. J'aurais aussi aimé devenir maîtresse d'école ; ma maîtresse, si jolie et si fine, et dont j'admirais les robes pleines de goût, personnifiait mon idéal. Longtemps encore des idées fantaisistes hantèrent mon cerveau, toutes associées à la personne de la duchesse. Obligée de me livrer toute la journée à un travail assidu, je pensais toujours à elle. Je me disais qu'elle devait se souvenir de moi et qu'elle allait, comme dans les contes de fées, m'apparaître soudain avec des trésors de bonheur et toutes sortes de merveilles. Cela resta à l'état de rêve...

Je ne me souviens plus pourquoi nos rapports avec le château cessèrent complètement. Tous les bienfaits dont nous avons été l'objet prirent fin. Mais ce que je sais, c'est que nous avons beaucoup d'envieux. On exagérait tellement les choses que, des quelques gulden que nous avons reçus de temps en temps, on faisait d'énormes sommes. De pauvres femmes vinrent à moi, me priant de leur composer des demandes de secours. C'est ainsi que la duchesse reconnut mon écriture sur les lettres que lui adressaient d'autres personnes, et s'informa auprès de moi de ces quémandeurs, lesquels reçurent effectivement des secours. On avait, paraît-il, raconté à la duchesse que nous n'avions aucun besoin d'être aidés. Ma mère se rendit au château pour démentir ces racontars, mais une fois que la méfiance est née, il est bien difficile de la détruire.

Mes frères aînés! où étaient-ils et que faisaient-ils? L'un faisait au loin des tournées d'ouvrier; le second était en apprentissage pour cinq ans dans un village éloigné. Un autre était à la maison et travaillait comme tourneur de nacre; enfin le pauvre Albert se mourait. Il paraît que la duchesse avait été souvent trompée. On racontait les expériences qu'elle avait faites en visitant elle-même les demeures des solliciteurs, pour s'assurer de l'exactitude des faits allégués. On disait par exemple qu'elle était allée voir une fois des gens qui lui avaient décrit leur misère, et elle les avait trouvés réunis autour d'une oie rôtie. Ce n'est pas toujours un signe d'aisance, je le sais par expérience. C'est ainsi que je mangeai ma première volaille alors que notre situation était des plus mauvaises. Nous l'avions achetée à un grand marché où l'on vend aux pauvres pour quelques sous des poules mortes. Au jour de l'an, ma mère y avait acheté une fois, pour quelques kreuzer, une poule à faire bouillir. Peut-être en avait-il été de même pour l'oie rôtie.

La duchesse avait disparu de ma vie.

Lorsque je reçus de l'école le certificat qui m'eût permis de passer dans la quatrième classe de l'école primaire, cela représentait tout mon bagage culturel pour la vie de travail qui s'ouvrait désormais devant moi ! J'étais soustraite aux huit années d'école exigées par la loi et personne ne songeait à protester là contre. Je n'étais pas inscrite sur le registre de la police. Comme ma mère ne savait pas écrire, c'est moi qui avais dû remplir la feuille de recensement. J'aurais dû, bien entendu, m'inscrire sous la rubrique « Enfant », mais je ne me considérais plus comme une enfant puisque j'étais déjà ouvrière ; aussi laissai-je la rubrique vide. Je n'étais donc pas inscrite à la police, et personne ne s'aperçut de cette lacune.

Nous nous établîmes en ville chez un vieux couple où nous occupions une petite mansarde. L'un des lits était destiné aux deux vieux et l'autre à ma mère et à moi.

Je fus admise dans un atelier où j'appris à crocheter des châles. Un travail assidu de douze heures me rapportait de vingt à vingt-cinq kreuzer par jour. En emportant du travail à faire le soir à la maison je pouvais gagner quelques sous de plus. Dès six heures, je devais courir à l'atelier alors que d'autres enfants de mon âge dormaient encore ; et quand le soir, à huit heures, je me dépêchais de rentrer chez moi, ces autres enfants allaient au lit, bien nourris et bien soignés. Tandis que j'étais courbée sur mon ouvrage, alignant maille après maille, eux jouaient, se promenaient ou bien étaient assis sur les bancs de l'école. Mon sort m'apparaissait dans ce temps-là comme tout naturel ; j'étais dominée seulement par un ardent et constant désir : pouvoir une fois dormir tout mon soûl, dormir jusqu'à ce que je me réveille de moi-même ! Je me représentais cela comme

ce qu'il y a de meilleur et de plus beau sur la terre. Si par hasard il m'arrivait d'avoir cette chance, je ne pouvais guère m'en réjouir, car le chômage ou la maladie en étaient alors toujours la cause.

Que de fois, par les froides journées d'hiver, les doigts raidis au point de ne plus pouvoir manier le crochet, j'allai me coucher avec le pénible sentiment que j'aurais à me lever d'autant plus tôt le lendemain matin ! Dans ces cas-là, ma mère, après m'avoir réveillée, m'asseyait sur une chaise placée sur mon lit afin que je puisse me tenir les pieds au chaud. Je reprenais mon crochet là où je l'avais interrompu la veille au soir.

Plus tard, un sentiment d'amertume sans borne m'a souvent envahie à la pensée que je n'avais jamais connu les plaisirs de l'enfance ou le bonheur de la jeunesse⁶.

Le vieux couple chez lequel nous logions était quelque peu suspect. La femme gagnait sa vie en disant la bonne aventure d'après les cartes; elle me prédit l'avenir et me le dépeignit sous les plus belles couleurs. Bien entendu, les hommes y jouaient le principal rôle et étaient tous riches.

6 « 34 000 écoliers sont pris dans les filets de l'industrie, dont 14 000 dans la seule Bohême ! 8 500 enfants bobinent et tricotent dans les villes et les villages de Bohême ; 146 enfants à Asch, 283 à Rokinitz, 403 à Nachod. 2 000 mains d'enfants font de la dentelle dans ce pays de la Couronne, haut lieu de l'infanticide, 5 000 mains d'enfants nouent et tressent ici des filets pour les cheveux ; rien que dans la région de Gratzen, 2 000 mains d'enfants cousent et brodent sur tambour des boutons en fil. On pourrait énumérer sans fin des tableaux d'horreur, en citant aussi l'administration de l'école de Bischofteinitz qui constate que les enfants sont même employés dans les houillères, un fait qui est également patent dans l'arrondissement de Klagenfurt. Entre 1887 et 1901, la Caisse d'assurance contre les accidents de travail de Vienne n'enregistre pas moins de 225 enfants accidentés dans les entreprises soumises au régime d'assurance ; sept enfants sont morts, dont l'un dans une fabrique de papier et quatre autres sur des chantiers de construction. » (Josef Luitpold [Stern], « Das Leid der Kinder », *Nationales Lesebuch für die deutsche Arbeiterjugend*, Vienne, 1912.)

Je n'avais que dix ans et demi et l'influence de cette femme aurait pu m'être funeste; elle m'adressait toutes sortes de flatteries, me paraît de rubans de soie et me donnait des friandises. Je pourrais toujours en avoir, disait-elle, seulement ma mère ne devait rien en savoir; elle me poussait à faire des choses auxquelles je me refusais, parce que je sentais bien que ce serait mal.

Par bonheur, ma mère se méfiait et nous louâmes une pièce où nous étions seules. Mon plus jeune frère revint loger à la maison et amena un camarade qui partagea son lit; nous étions donc quatre personnes dans une petite chambre qui n'avait pas même de fenêtre et qui ne recevait le jour que par une porte vitrée. Une domestique de notre connaissance se trouvant sans place vint aussi chez nous; elle coucha dans le même lit que ma mère, tandis que j'étais étendue à leurs pieds, soutenant les miens au moyen d'une chaise.

Je restai toute une année à crocheter des objets de laine et j'appris à connaître une série d'ateliers; car dès que nous étions informés qu'on donnait ailleurs ne fût-ce qu'un kreuzer de plus par châte, je m'y engageais aussitôt. Je changeais ainsi constamment de milieu et je me trouvais toujours devant de nouvelles figures sans avoir jamais le temps de m'habituer nulle part. Cela me permit de comprendre la situation de beaucoup de familles et de me convaincre que, partout, leurs moyens d'existence reposaient uniquement sur l'exploitation d'un grand nombre de jeunes filles. J'eus l'occasion, à plusieurs reprises, de travailler chez des femmes de patrons ou de négociants qui ne pouvaient mener le train de vie qu'exigeait leur rang social qu'en abusant de nos forces. J'étais partout la plus jeune et, pour qu'on n'en profitât pas pour me payer moins, je me faisais passer pour plus âgée; c'était facile, grâce à une taille au-dessus de mon âge et à mon caractère sérieux. Il fallait bien

aussi que l'on me crût plus âgée, afin que personne ne me dénonçât comme ayant quitté trop tôt l'école.

J'avais douze ans lorsque ma mère se décida à m'envoyer en apprentissage. Je dus apprendre le métier de la passementerie où, avec du zèle et de l'adresse, on pouvait prétendre à une augmentation de salaire. Là encore, à cause de mon âge, je ne pus entrer que chez une « intermédiaire ». Durant douze heures par jour, je devais confectionner avec des perles et des galons de soie des garnitures pour costumes de dame. Je n'avais point de salaire fixe ; pour chaque nouvel article on calculait la quantité qui pouvait se faire en une heure, et on la payait cinq kreuzer. Si par la pratique on avait acquis plus de dextérité, et par conséquent la possibilité de gagner davantage, la patronne réduisait le salaire sous prétexte que le fabricant lui aussi s'était mis à payer moins.

On devait travailler sans répit, sans s'accorder une minute de repos. Ceux qui savent ce que représente un travail assidu de douze heures comprendront combien il est anormal de l'exiger de n'importe qui, à plus forte raison d'un enfant de mon âge. Avec quels soupirs je levais les yeux vers la pendule, quand mes doigts, tout percés de piqûres d'aiguille, me faisaient mal et que je me sentais lasse dans tout le corps ! Et, lorsque je revenais enfin à la maison par les belles journées chaudes de l'été ou par le froid de l'hiver, j'étais souvent obligée, si l'ouvrage pressait, d'en emporter encore à la maison pour y travailler le soir. C'est ce qui me faisait souffrir le plus car j'étais ainsi privée de ma seule joie : la lecture.

Je lisais sans discernement tout ce qui me tombait sous la main : des livres prêtés par des connaissances qui ne distinguaient pas entre les lectures pouvant ou non me convenir ; d'autres, loués chez le bouquiniste du faubourg avec les quelques sous que j'épargnais sur ma nourriture. Histoires

d'Indiens, romans colportés, feuilles populaires, j'apportais tout cela à la maison. Outre les récits de brigands qui me captivaient tout spécialement, je m'intéressais vivement aux histoires de reines malheureuses. *Rinaldo Rinaldini*, qui était mon favori, *Catherine Kornaro*, *Rosa Sandor*, *Isabelle d'Espagne*, *Eugénie de France*, *Marie Stuart*, *La dame blanche de la Hofburg*, à Vienne, les romans typiques pour l'époque de l'empereur François-Joseph, *L'héroïne de Wærth*, *Le fils de l'empereur* et *La fille du barbier*, toutes ces lectures me faisaient acquérir des connaissances historiques. À cela s'ajoutaient encore des histoires de jésuites, puis des romans à cent livraisons sur de pauvres filles qui, après avoir vaincu des obstacles épouvantables, finissaient par devenir des comtesses ou tout au moins des femmes de riches négociants. Je vivais comme dans un rêve. J'avais volume après volume, la réalité n'existait plus pour moi, je m'identifiais avec les héroïnes de mes livres. Je repassais dans mon esprit toutes les paroles qu'elles prononçaient, ressentais avec elles leurs terreurs quand elles étaient emmurées, enterrées vivantes, empoisonnées, poignardées ou torturées. Mes pensées me transportaient alors dans le monde de la fantaisie, je ne voyais rien de la misère qui m'entourait et je ne sentais pas davantage ma propre misère. Comme ma mère ne savait pas lire, aucun contrôle ne s'exerçait sur mes lectures ; c'est ainsi qu'à l'âge de treize ans, je lus Paul de Kock ; mais ces romans français légers me laissaient si innocente que je pouvais en raconter les histoires dans leurs plus petits détails sans comprendre pourquoi mon frère et son camarade riaient, alors que je n'y avais rien trouvé de comique. Il y a un certain passage dont je me souviens encore ; un marquis avait amené une jeune fille dans un bois et on disait à peu près ceci : « Comme ils en ressortirent, la jeune fille s'éloigna, pâle et les genoux tout chancelants. Elle jeta un dernier coup d'œil

vers l'endroit où elle avait perdu son innocence.» Les deux garçons s'étaient mis à rire sans que je pusse me l'expliquer.

On me faisait souvent narrer les histoires que j'avais lues; je le faisais d'une façon très exacte et je pouvais répéter des dialogues entiers presque mot par mot, comme si je les avais appris par cœur. J'acquis comme narratrice une certaine réputation. Le dimanche soir, j'étais invitée chez ma patronne pour y faire la lecture, en particulier celle des aventures romanesques d'Isabelle d'Espagne. Dans la maison où j'habitais, j'étais également invitée dans des familles pour y raconter des histoires; quant à ma mère et à mon frère, ils me tourmentaient positivement par leur envie de m'écouter aussi. Quand tout le monde était au lit, je devais me mettre à raconter; finalement ils s'endormaient tandis que le sommeil me fuyait et que je restais éveillée au lit, dans un état de grande surexcitation, et sans oser bouger de peur de réveiller ma mère. J'aurais préféré employer ce temps à lire puisque je n'avais pas à travailler.

Le dimanche après-midi, après avoir aidé dans la matinée à faire notre modeste ménage, je lisais sans interruption jusqu'à la nuit. En été, j'allais avec mon livre au cimetière où je passais des heures, assise sous un saule pleureur sans faire attention à rien d'autre. Combien je détestais le travail du dimanche qui m'était souvent imposé! Je considérais alors ce jour-là comme un jour perdu; le souper un peu meilleur et le petit verre de vin ou de bière qui m'étaient offerts en compensation n'en étaient pas une pour moi.

Je restai deux ans dans cet apprentissage et je subis, pendant ce temps, bien des injustices, des duretés et des manques de cœur. On me traitait comme une cendrillon; le samedi, je devais souvent faire les gros nettoyages, et je sens aujourd'hui encore la révolte de jadis, à la pensée de tout ce qu'on exigeait de moi et la façon dont on me traitait. On m'envoyait chercher de l'eau dans de lourds seaux

de bois, à la fontaine publique, située à une assez grande distance. Le service de l'eau n'existait pas encore dans les maisons et je ne songeais pas qu'un perfectionnement de ce genre pût exister; quelquefois des gens me plaignaient et m'aidaient à porter mes seaux. Ma maîtresse prétendait que je devais m'habituer à tout faire, « *car*, disait-elle, *tu n'es pas destinée à être une grande dame* ».

Ses deux enfants me faisaient subir toutes les méchancetés dont ils étaient capables. Ils se moquaient de ma pauvreté et riaient parce que j'étais obligée d'aller nu-pieds en été, ce qui me mortifiait déjà assez. Comme je n'avais que quelques pas à faire, ma mère trouvait que c'était du gaspillage qu'un petit être comme moi portât des souliers les jours de semaine.

Le métier que j'apprenais dépendait beaucoup de la saison. Deux fois par an régnait, pendant quelques semaines, un chômage partiel et quelquefois complet. Ma mère s'évertuait, durant cette morte-saison, à me caser ailleurs, et je devais moi-même aussi aller à la recherche du travail. Je lisais toutes les annonces et j'entrais partout où l'on pouvait avoir besoin d'une aide. C'est ce que je trouvais de plus pénible; toujours cette même phrase à répéter éternellement: « S'il vous plaît, je voudrais du travail. » Je sens aujourd'hui encore avec la même intensité l'humiliation que j'éprouvais lorsque, pleine de crainte et pourtant d'espoir, je demandais ainsi du travail. Bien souvent, avant de pouvoir parler, il fallait que je retienne le flot de larmes qui me montait aux yeux.

Une fois, il m'arriva au cours de mes recherches d'entrer chez un fabricant d'objets de bronze. J'avais alors treize ans et je paraissais presque adulte; le patron, un petit vieux, s'informa de mon âge, de mon nom et de ma famille et m'engagea pour le lundi suivant. Je me trouvai au milieu d'une douzaine de jeunes filles, et – enfin! – dans un local

bien chauffé. Je fus instruite dans l'art d'enchaîner des anneaux les uns aux autres et j'y acquis bientôt de l'adresse. Le patron se montra bienveillant à mon égard ; chez lui aussi je me trouvais être la plus jeune, mais je gagnai bientôt plus que dans mon apprentissage. J'abandonnai tout à fait celui-ci, ma nouvelle occupation étant plus lucrative.

Pendant dix mois je travaillai dans cette fabrique d'une façon continue. Je pus me procurer de belles robes – belles du moins pour mes notions d'alors –, m'acheter de beaux souliers et maintes petites choses dont les jeunes filles aiment à se parer.

Mon patron me favorisait beaucoup et me préférait à toutes les autres ; il me parlait d'une façon tout à fait paternelle, et m'affermait dans ma résolution de m'abstenir de tous les plaisirs que recherchaient mes compagnes. Le dimanche, elles allaient danser et en parlaient ensuite ; dans les moments de repos, elles s'entretenaient avec les jeunes ouvriers, et bien que je ne comprisse pas le sens de leurs conversations j'avais le sentiment qu'on ne devait pas parler de cette manière. On se moquait souvent de moi parce que je m'isolais ainsi, mais comme j'étais toujours prête à raconter des histoires pendant les intervalles de travail on ne m'en voulait pas.

Au bout de quelques mois, on m'offrit un autre travail mieux rétribué, mais beaucoup plus dur. Je devais souder le métal au moyen d'un grand soufflet fonctionnant au gaz. Cela altéra ma santé. Mes joues devenaient toujours plus pâles, une fatigue insurmontable m'envahissait ; j'étais en proie à des vertiges qui, souvent, m'obligeaient à chercher soudain un appui.

Un autre incident survint qui me jeta dans un grand trouble. J'ai déjà dit que nous n'habitions pas seuls, mais que nous avions avec nous un camarade de mon frère. C'était un garçon laconique, laid, marqué de la petite vérole ; il

avait commencé à me faire un brin de cour et m'apportait d'inoffensifs petits cadeaux, des fruits ou des gâteaux. Il me procurait aussi des livres. Cela ne frappait ni ma mère ni moi ; je n'avais du reste que quatorze ans. Un jour de fête, il rentra seul le soir à la maison et nous allâmes nous coucher sans attendre mon frère ; j'étais couchée à côté de ma mère, contre le mur ; je ne dormais sans doute pas encore d'un sommeil assez profond car, soudain, je me réveillai avec un cri de terreur. J'avais senti passer sur moi un souffle chaud et je ne pouvais, dans l'obscurité, comprendre ce que c'était. Mon cri éveilla ma mère qui fit aussitôt de la lumière et s'aperçut de ce qui se passait ; le garçon s'était dressé sur sa couche – le pied de son lit touchait à la tête du nôtre – et il s'était penché sur moi. Je tremblais de tout mon corps, d'anxiété et d'effroi ; sans comprendre au juste ce qu'il voulait, je sentais instinctivement que c'était quelque chose de mal. Ma mère lui fit des reproches auxquels il ne répliqua rien ; au retour de mon frère, que nous attendîmes en veillant, il y eut encore une violente scène. On donna congé à notre compagnon de chambre. Il ne fut cependant pas renvoyé immédiatement, comme je le croyais et l'espérais ; on lui permit de rester jusqu'à la fin de la semaine pour qu'il puisse se trouver un autre abri et lui éviter la honte de s'en aller ainsi. Ces ménagements, que je ne m'expliquais pas vis-à-vis d'un être semblable, me causèrent de cruelles souffrances, car j'avais peur maintenant de m'endormir et quand j'y parvenais enfin les rêves les plus affreux me tourmentaient. Dans ma crainte, je jetais les bras autour du cou de ma mère pour me protéger ; on me traita d'exaltée, on mit la faute sur les romans que je lisais et on me défendit d'en lire désormais.

Quelques semaines après cet incident qui m'avait tant ébranlée, je fus prise d'un long évanouissement. Quand je repris conscience, grâce aux soins d'un docteur, des images

terrifiantes hantèrent mon cerveau. Le médecin trouva mon cas très grave et se prononça pour une maladie nerveuse. À la clinique où ma mère me conduisit, on s'enquit de mes antécédents, de mon père et de mon grand-père, et on sembla attribuer ma maladie à l'abus que mon père faisait de l'alcool.

On me trouva anémique au plus haut degré et insuffisamment nourrie; on me conseilla de prendre de l'exercice en plein air et de me bien nourrir.

Comment aurais-je pu suivre ces ordres?



Tout ce que j'avais subi jusqu'alors en fait de privations, de travail, de maladie, fut bien surpassé dans la suite. Je ne devais plus retourner dans la fabrique d'objets de bronze, les médecins ayant déclaré que cette occupation était comme un poison pour moi. Dès que ma santé parut s'améliorer, il me fallut de nouveau chercher du travail. Mais je vivais dans une crainte perpétuelle. J'avais peur de faire seule un pas en dehors, toujours envahie par le sentiment de perdre de nouveau connaissance. Mourir était mon plus ardent désir. Mais il fallait chercher de l'ouvrage; et quand j'en avais trouvé, la peur me reprenait dès que j'étais à mon poste. À midi, j'allais passer quelques moments dans un parc pour être au grand air, comme on me l'avait prescrit. J'y prenais mon repas qui consistait en un peu de fruits, de pain ou de saucisse. C'était la « bonne nourriture » que le docteur m'avait ordonnée. Je pouvais m'en accorder moins encore qu'auparavant, puisque je n'avais rien gagné pendant quelques semaines et qu'on avait dû payer le pharmacien et le docteur, appelé dans les premiers moments d'inquiétude. L'assurance contre la maladie n'existait pas encore.

J'avais donc dû quitter la fabrique d'objets de bronze. Je fus alors occupée dans une imprimerie où j'avais à faire marcher une presse; comme j'étais la dernière venue parmi les ouvrières, on me faisait chercher le combustible à la cave et j'étais sans cesse tourmentée par la crainte d'être prise d'un évanouissement sur ces mauvais escaliers. Je n'y passai que quelques jours, puis j'entrai dans une fabrique de cartouches. Au bout de la troisième semaine, me trouvant dans la rue à midi, des passants vinrent me soutenir au moment où je commençais à chanceler et à perdre de nouveau connaissance. Quand je revins à moi, on me ramena

à la maison au grand effroi de ma mère. Je la priai de me conduire à l'hôpital où j'espérais obtenir la guérison, si celle-ci était possible.

Comme on n'était pas au clair sur la cause de mon mal, je fus mise en observation dans un hôpital psychiatrique. Presque une enfant encore, je ne me rendais alors pas compte du danger que cela pouvait avoir de vivre parmi des personnes atteintes de maladie mentale. Si paradoxal que cela puisse paraître, ce fut la période la plus heureuse que j'eusse jamais connue. Tout le monde était bon envers moi, les docteurs, les infirmières et les malades. On me servait plusieurs fois par jour de bons repas ; souvent même de la viande rôtie et de la compote, choses que je n'avais jamais goûtées auparavant. J'avais un lit pour moi toute seule et du linge toujours propre. Je me rendais utile aux infirmières ; je les aidais à ranger, et à servir les malades qui restaient au lit. Je cousais et je tricotais pour elles. Je lisais aussi des livres que me prêtait un des docteurs. J'appris à connaître les œuvres de Schiller et d'Alphonse Daudet. Les poésies dramatiques de Schiller et, parmi les drames, *La fiancée de Messine* m'enthousiasmèrent tout particulièrement. *Fromont jeune et Risler aîné*, de Daudet, fit aussi sur moi une grande impression.

Mon mal, qui m'avait rendue si malheureuse, ne fit pas une seule apparition pendant mon séjour à l'hôpital. Je me rétablis et j'acquis une mine florissante. Dans le silence de mon cœur, je priais toujours afin d'être délivrée de mes craintes et je m'endormais en prières. Dans la salle où je me trouvais, il n'y avait que des malades tranquilles, souffrant de dépression et de mélancolie. Deux jeunes filles qui s'y trouvaient aussi me racontèrent pourquoi on les avait amenées à l'hôpital. Dans l'un des cas, c'était un père cruel qui avait séparé sa fille de son amoureux ; dans le second, un tuteur était accusé d'avoir commis des actes d'escroquerie

envers sa riche pupille. Je croyais tout ce que l'on me disait et je sympathisais avec les malheureuses. Au jardin, on rencontrait d'autres malades plus gravement atteintes de folie. Une femme s'imaginait être l'impératrice Charlotte du Mexique; elle se tenait toujours à la même place et parlait à haute voix comme une reine à ses sujets. Une autre croyait avoir tué quelqu'un et redoutait la justice. C'est dans ce milieu que je restai quatre semaines; puis on me jugea guérie et je sortis.

La recherche de travail commença de plus belle. Je quittais la maison de bon matin pour être la première aux portes, mais toujours en vain.

Depuis ma maladie, ma mère me témoignait une tendresse inaccoutumée et m'appelait souvent sa «pauvre malheureuse enfant». Elle était maintenant touchée de mes caresses qu'elle repoussait auparavant, non par manque d'affection, mais parce qu'elle considérait que toute caresse est une flatterie et que la flatterie n'est autre chose que de la fausseté. Puis, comme je restais longtemps sans rien gagner, elle manifesta de nouveau de la mauvaise humeur. Elle-même se donnait tant de mal, et travaillait jour après jour sans trêve ni repos! Elle était occupée chez un tisserand et cela lui avait causé aux doigts des blessures dues au poison contenu dans la couleur de la laine; des abcès très douloureux se formèrent au bras; mais elle surmontait sa douleur et n'en accomplissait pas moins sa pénible tâche quotidienne si mal rétribuée. Elle n'était plus une jeune femme; elle avait quarante-sept ans lorsqu'elle me donna le jour et j'étais son quinzième enfant; elle avait donc soixante et un ans à l'époque dont je parle et n'avait pas eu un jour de repos de toute sa vie. Quand elle n'avait pas de travail, elle vendait un peu de savon ou des fruits et s'en allait de porte en porte offrir sa marchandise pour subvenir à notre entretien. Elle mettait son point d'honneur à payer

régulièrement son loyer et à ne jamais s'endetter. C'était un des traits de son caractère de ne vouloir dépendre de personne ; et elle avait une grande fille qui aurait pu lui être un soutien et cette fille ne gagnait rien ! Elle me grondait, me faisait d'amers reproches ; elle-même s'était toujours arrangée à gagner quelque chose, je devais donc faire comme elle.

J'essayai des métiers les plus divers et fus employée tour à tour dans une fabrique de cartonnage, dans une fabrique de chaussures, dans un atelier où l'on confectionnait des franges, dans un autre où l'on imprimait de la couleur verte sur des châles turcs, et encore ailleurs. Au bout de quelques heures d'essai, je repartais : ou bien on ne me trouvait pas assez adroite, ou bien j'entendais parler dans l'intervalle de quelque autre travail préférable.

Trois semaines s'écoulèrent ainsi, lorsque je fus reprise de mes vertiges suivis d'évanouissements. Je retournai à l'hôpital ; j'étais si faible et si épuisée que j'inspirais la pitié générale dans les rues. J'étais souvent obligée d'entrer dans quelque maison ou de m'asseoir sur les marches d'une porte. J'arrivai à l'hôpital toute fiévreuse et ne pus digérer mon premier repas ; mais au bout de quelques jours cela alla mieux ; j'avais de nouveau une bonne nourriture et un confort inconnu pour moi.

Un événement survint alors, dont je ne pus mesurer la gravité que bien des années plus tard. On m'apprit un jour qu'il ne restait plus d'espoir de guérison pour moi et que je serais toujours incapable de me livrer à un travail durable : je devais être transportée dans un autre établissement.

Je dus m'habiller, monter dans la voiture de l'hôpital, et quelques moments après je me trouvai dans le bureau de l'hospice des pauvres. J'avais juste quatorze ans et quatre mois. Je ne me rendais pas compte de ma véritable situation, mais je ne faisais que pleurer, en constatant le milieu dans lequel j'étais tombée. Dans une grande salle où étaient

alignées des rangées de lits et où se trouvaient pour la plupart de vieilles femmes infirmes, on me désigna un lit et une armoire. Ces femmes toussaient et avaient des crises d'étouffement; quelques-unes étaient très agitées et rado-taient. La nuit, je ne pouvais dormir car je recommençais à avoir une peur terrible. Les vieilles femmes ne restaient pas tranquilles dans leur lit. La nourriture était loin d'être aussi bonne qu'à l'hôpital; je n'avais rien à faire, point d'ouvrages manuels, point de livres; personne ne s'inquiétait de moi. Je cherchais dans le grand jardin les sentiers les plus solitaires pour y pleurer à mon aise. Le cinquième jour, je fus convoquée dans le bureau de l'administration; on me demanda si je n'avais pas quelqu'un qui pût prendre soin de moi. On ne pouvait me garder et, si personne ne se chargeait de moi, je devais retourner dans ma « commune d'origine ».

Je ne connaissais pas ma commune d'origine; je n'y avais jamais vécu et je ne comprenais même pas la langue qu'on y parlait⁷. J'étais terriblement découragée et le désir de mourir me reprit. Je balbutiai que j'avais une mère qui travaillait et que moi-même, depuis l'âge de dix ans, je n'avais cessé de faire de même. On me remit alors une carte sur laquelle je dus écrire à ma mère de venir me chercher au plus vite, sinon on m'enverrait en Bohême. Dès le lendemain, je retournai à la maison avec ma pauvre mère à laquelle aucun malheur ne devait être épargné.

Je me suis souvent demandé dans la suite ce qu'il serait advenu de moi si on m'avait renvoyée dans ma commune. Je pensais aussi à la criminelle routine de la bureaucratie qui avait placé dans un asile de vieillards et d'infirmes une fillette privée dès sa plus tendre enfance de toutes les joies de son âge. Sans l'intervention d'un des administrateurs un peu plus avisé, j'aurais été livrée à un sort incertain mais

7 Les parents d'Adelheid Popp étaient originaires de Bohême; elle-même était née à Inzersdorf, près de Vienne.

sûrement terrible, et cela pour des années. Si je n'ai pas été envoyée au loin parmi des gens qui m'auraient traitée pour le moins en étrangère importune, c'est à un pur hasard que je le dois ; et cependant je devins une forte jeune fille, capable de travail, et plus tard une femme bien portante. Un sentiment d'amertume me remplissait le cœur quand je me représentais tout cela.

Si cet administrateur ne m'avait un jour rencontrée au jardin et, frappé par ma jeunesse, ne m'avait adressé la parole, quel triste sort m'attendait !

J'étais donc de nouveau chez moi et j'allais apprendre le métier de lingère.

IV

Il fut convenu que l'apprentissage durerait un mois et, soutenue par l'espoir de m'assurer un meilleur avenir, ma mère paya volontiers l'argent exigé. J'allai de nouveau chez une «intermédiaire» qui employait un certain nombre d'ouvrières. Son époux ne faisait rien ; il passait la plupart du temps au café et se laissait entretenir par sa femme. Celle-ci exploitait ses ouvrière d'une façon inouïe ; j'étais censée apprendre le métier de lingère en quatre semaines, mais au lieu de cela, que faisais-je ? Afin de m'équiper convenablement en vue d'une meilleure situation, ma mère avait fait d'énormes sacrifices, bien au-dessus de ses moyens. Elle avait pris soin que je fusse bien vêtue, payant d'avance l'apprentissage et m'entretenant pendant quatre semaines. Après cela, on me faisait faire le service de bonne d'enfant, et je ne sentais plus mes bras, à force de porter le bébé de ma patronne ; j'étais obligée de le promener pendant des heures, pour que les autres ne fussent pas importunées par ses cris. Je devais faire les commissions, laver la vaisselle, et accomplir d'autres besognes qui n'avaient aucun rapport avec le métier que j'étais censée apprendre. Ce ne fut qu'au début de la quatrième semaine que je commençai à faire des boutonnieres et des ourlets, et à froncer des volants ; enfin on me permit de m'asseoir devant la machine, que je réussissais assez bien à faire marcher avec le pied ; on me fit piquer du papier pour commencer.

Ce devait être désormais ma profession et mon gagne-pain, ce qui me permettait de rendre à ma mère ce qu'elle avait fait pour moi.

Mais mon excellente patronne n'avait nullement l'intention de me donner du travail chez elle, ni de m'apprendre, à présent au moins, ce qu'elle ne m'avait pas appris

auparavant. Bien au contraire, elle ne demandait qu'à employer une autre jeune fille pour garder l'enfant et à se faire encore payer pour cela. Prétendant qu'elle n'avait point de travail pour moi, elle me congédia ; ma mère, cependant, ne voulut pas se laisser faire, et réclama le remboursement de son argent, ou une compensation pour l'apprentissage perdu. En fin de compte, toutes les heures qu'elle passa à ces négociations n'eurent d'autre résultat qu'une perte de travail, et par conséquent d'argent. Il fallut donc me remettre à chercher de l'ouvrage et une occupation comme lingère ; j'en aurais bien trouvé, mais dès les premiers points que je faisais on s'apercevait que je ne savais rien, et c'était fini. Je fus alors forcée de prendre n'importe quoi.

Cependant, afin d'obtenir pour moi une position stable, ma mère s'adressa à ma première patronne, qui consentit à me reprendre. Malheureusement, c'était une année exceptionnellement mauvaise, car la mode subissait un changement. La morte-saison qui d'habitude commençait juste avant Noël débuta, cette fois, dès le mois de novembre. On travailla d'abord quelques heures de moins par jour, puis le travail cessa complètement quatre semaines avant Noël. Je me trouvais donc de nouveau à la maison, et j'étais une grande fille de quinze ans. Jour après jour, je reprenais mes courses. Cela tombait particulièrement mal, car un autre membre de la famille se trouvait également sans travail. Tandis que mon plus jeune frère était appelé à faire son service militaire, l'aîné sortait de la caserne ; il en revenait dans le plus complet dénuement, sans un sou, et en revanche avec un solide appétit. Il avait une peine extrême à trouver du travail, bien qu'il fût disposé à tout accepter. Il obtenait parfois une occupation intermittente, mais rien de durable. Et c'est lui qui devait être notre soutien ! Combien nous nous étions réjouis de son retour ! Après avoir servi trois ans l'empereur et la patrie, cet homme robuste

et bien portant en était réduit à se faire nourrir misérablement par une vieille mère et une petite sœur, presque un enfant. Dans ce temps-là, je ne faisais pas des réflexions de ce genre. J'étais fier de ce que mes frères fussent capables de servir l'empereur, et de défendre leur pays en cas de guerre. Pendant la période si dure que nous traversions, ma mère suivit tous les conseils qui lui étaient prodigués. On me fit écrire des pétitions à l'empereur, aux archiducs spécialement renommés pour leur charité, et à d'autres riches bienfaiteurs. Je formulais ces pétitions à ma manière; je racontais simplement les choses comme elles étaient. Après toute la nomenclature des titres, et comme autrefois à la duchesse, je commençais ainsi: «Ma mère ne sachant pas écrire, et notre situation étant très mauvaise...» L'empereur nous envoya cinq gulden, un archiduc et un riche bienfaiteur dont le secrétaire vint nous voir en firent autant. La plus grande partie de cet argent fut dépensée à procurer à mon frère le strict nécessaire en fait de vêtements. De quoi fallait-il vivre cependant? Les quatre gulden par semaine que gagnait ma mère devaient nourrir trois personnes. Il me fallait à tout prix trouver du travail. Je n'oublierai jamais les événements qui suivirent, ni la fête de Noël de cette année-là.

C'était un hiver froid et rigoureux, le vent et la neige pénétraient librement dans notre chambre. Quand nous ouvrions la porte le matin, il fallait d'abord, pour pouvoir sortir, briser la glace qui s'y était attachée, car l'entrée de la pièce donnait directement sur la cour par une simple porte vitrée. Ma mère quittait la maison dès cinq heures et demie, car elle commençait son travail à six heures; je partais une heure après elle pour mes recherches. «Du travail, s'il vous plaît», c'était toujours le même refrain. J'étais presque toute la journée dans la rue. Faire du feu à la maison eût été un luxe, de sorte que pour me réchauffer j'errais dans les rues,

dans les églises et au cimetière. J'emportais un morceau de pain et quelques sous pour acheter mon dîner. J'avais bien de la peine à refouler mes larmes lorsqu'après un nouveau refus je quittais la pièce chauffée où j'étais entrée un instant, pour me retrouver dans les rues glaciales. J'aurais volontiers accompli n'importe quel travail, uniquement pour ne pas geler ainsi. La neige transperçait mes vêtements, et mes membres devenaient raides pendant ces courses de plusieurs heures. Ma mère était de plus en plus fâchée; mon frère avait trouvé de l'ouvrage grâce à la neige fraîchement tombée, mais cela lui rapportait un salaire si minime qu'il suffisait à peine à le nourrir. J'étais donc la seule inoccupée.

Même dans les fabriques de confiserie où, à l'époque de Noël, on devait, me semble-t-il, avoir besoin de beaucoup d'aide, je n'obtins rien. Je sais aujourd'hui que les préparatifs de Noël se font presque tous plusieurs semaines à l'avance, et que les ouvrières travaillent alors jour et nuit et sont ensuite congédiées sans égards, juste avant les fêtes. Je n'avais encore aucune notion du mécanisme de la production. Avec quelle piété et quelle foi je priais à l'église pour obtenir du travail! Je m'adressais aux saints les plus fameux, j'allais d'un autel à l'autre, je m'agenouillais sur les dalles froides, et j'invoquais la «Vierge Marie», la «mère de Dieu», la «reine du Ciel» et un grand nombre d'autres saints, dont on vantait d'une manière particulière la miséricorde et la puissance. Je continuais à avoir de l'espoir, et je me décidai à mettre les quelques kreuzer destinés à mon dîner dans le tronc du «Saint-Père». Ce même jour, je trouvai dans la rue une bourse contenant douze gulden. Je ne me tenais pas de joie, et je remerciai tous les saints de cette grâce. L'idée qu'un pauvre diable était peut-être réduit au désespoir par la perte de cette bourse ne me traversa pas l'esprit. Douze gulden représentaient à mes yeux une somme si importante que je ne pouvais croire que c'était un

pauvre qui eût pu la perdre. Et quant à remettre les objets trouvés à la police, j'ignorais que ce fût un devoir. Je ne voyais dans cette bourse trouvée sur le bord du chemin que l'intervention des saints, dispensateurs de grâces. Ce soir-là, je sautai avec joie au cou de ma mère; dans mon allégresse, je ne trouvais pas de mots, et ne pouvais que balbutier : « Douze gulden, douze gulden ! »

La joie fut grande au logis et, pour la compléter, je reçus une convocation à me rendre le lendemain dans une fabrique de papier de verre où j'avais demandé du travail quelques jours auparavant, et où on avait pris mon offre en considération.

Le nouveau local où j'étais appelée à travailler était situé au troisième étage d'une maison occupée par de nombreuses entreprises industrielles. Je ne connaissais pas encore la vie de fabrique, et je ne m'étais encore jamais sentie si mal à l'aise. Tout me déplaisait : cette colle, cette saleté, la poussière de verre si désagréable, la quantité d'êtres humains, la grossièreté du ton, la manière dont se conduisaient les jeunes filles et même les femmes mariées.

C'était la femme du patron qui dirigeait en réalité la fabrique ; elle tenait les mêmes propos que les ouvrières. C'était une belle femme, mais elle ne buvait que de l'eau-de-vie, elle prisait et elle échangeait avec les ouvriers des plaisanteries grossières et inconvenantes. Quand le patron, qui était le plus souvent malade, se montrait par hasard, cela amenait toujours une violente scène.

Lui m'inspirait de la sympathie, il me paraissait bon et noble, et d'après la conduite et le caractère de sa femme je le soupçonnais d'être malheureux. Sur son ordre, j'obtins un autre travail beaucoup plus agréable ; jusqu'à présent, mon travail avait consisté à suspendre le papier enduit de colle et parsemé de verre à des cordes tendues dans la salle à une assez grande hauteur. Cela me fatiguait beaucoup, et le patron avait dû s'apercevoir que cette besogne n'était pas faite pour moi, car il décida que désormais je compterais les feuilles de papier destinées à être travaillées. C'était beaucoup plus propre, et me convenait bien mieux. Il est vrai que, quand il n'y avait rien à compter, j'étais obligée de me livrer de nouveau aux autres travaux. La fabrique était assez loin de chez nous de sorte que je n'avais pas le temps de rentrer pour déjeuner. Je restais alors dans l'atelier avec les autres ouvrières ; nous allions nous chercher de la soupe

ou du légume au restaurant, et dans l'après-midi nous prenions du café. Je m'asseyais toujours à l'écart et lisais. Ma lecture d'alors était *Le brigand et son enfant*; il y en avait cent livraisons. Les conversations de mes compagnes me mettaient mal à l'aise, ce qui les faisait rire et se moquer de mon innocence.

On parlait souvent d'un monsieur Berger, le commis voyageur de la maison, dont on attendait le retour. Toutes les ouvrières en étaient éprises, j'étais donc curieuse de voir ce monsieur. Il y avait deux semaines que j'étais là quand il arriva. Tout le monde était en émoi et on ne parlait de rien d'autre que du physique de ce commis voyageur tant admiré. Il entra dans l'atelier escorté de la patronne; il ne me plut nullement. L'après-midi, on m'appela au bureau; M. Berger m'envoya faire une commission et ajouta une stupide remarque sur la «beauté» de mes mains. En revenant, j'avais à traverser une antichambre déserte et sombre, ne recevant de lumière que par la porte vitrée qui la séparait de l'atelier. M. Berger se trouvait là à mon passage; il me prit les mains, s'enquit de moi avec intérêt. Je lui répondis l'exacte vérité, et l'entretint de notre pauvreté. Il me parla avec compassion, prononça quelques paroles flatteuses à mon adresse; il promit de s'occuper de moi, et de faire augmenter mon salaire. Tout naturellement, cette perspective me remplit de joie; je ne gagnais que deux gulden et demi par semaine, pour un travail de douze heures par jour. Je balbutiai quelques mots de remerciements et l'assurai que je saurais me rendre digne de sa recommandation. Avant que je puisse me rendre compte de ce qui se passait, il m'avait embrassée. Il essaya ensuite de calmer mon effroi en m'assurant que ce n'était «qu'un baiser de père». Il avait vingt-six ans, et moi presque quinze; il ne pouvait donc s'agir de sentiments paternels à mon égard.

J'étais hors de moi, et je retournai en courant à mon travail. Je ne savais que penser de cet incident, ce baiser me faisait l'effet d'une insulte. Mais M. Berger m'avait parlé d'une façon compatissante et m'avait promis un gain plus élevé. À la maison, je racontai la promesse qu'il m'avait faite, mais je ne dis rien du baiser, car j'aurais eu honte d'en parler devant mon frère. Ma mère et mon frère furent heureux de me savoir un protecteur aussi influent.

Le lendemain, je fus accablée de reproches par une de mes compagnes, une jeune fille blonde, qui était ma favorite. Elle me reprocha de l'avoir supplantée auprès du commis voyageur ; c'était toujours elle qui, jusqu'alors, lui avait fait ses commissions. Il l'avait aimée, m'assurait-elle, au milieu de ses larmes, et maintenant tout était fini à cause de moi. Les autres ouvrières firent chorus ; elles m'appelèrent hypocrite, et la patronne elle-même me demanda si les baisers du « beau voyageur » me plaisaient. On avait vu par la porte vitrée ce qui s'était passé la veille au soir, et c'est de cette manière si blessante pour moi qu'on l'avait interprété.

J'étais désarmée contre ces railleries et ces sarcasmes, et je soupirai après l'heure du retour à la maison.

C'était samedi et, après avoir reçu ma paie, je partis avec la résolution de ne pas revenir le lundi. Mais lorsque j'en parlai chez moi on me gronda beaucoup ; c'était étrange : ma mère, toujours soucieuse de m'élever comme une fille honnête, me recommandant sans cesse la réserve vis-à-vis des hommes et disant que l'on ne devait se laisser embrasser que par son futur mari, se tourna contre moi dans ce cas. On accusa de nouveau mon imagination surexcitée ; un baiser n'avait rien de terrible. Si je devais gagner davantage, ce serait agir bien à la légère que de renoncer à cette place. On mit tout cela encore sur le compte de mes lectures, et ma mère s'irrita si fort de mon « entêtement » que tous les livres pleins de merveilles qu'on m'avait prêtés, *Livre pour*

tous, *Par terre et par mer, Chronique du temps* (car j'avais atteint ce degré-là en littérature), furent jetés à la porte. Il est vrai que je les ai ensuite tous ramassés, mais ce soir-là je n'osai plus lire, bien que ce fût samedi, jour où je pouvais d'habitude me livrer plus longtemps à la lecture.

Quel triste dimanche je passai ! J'étais très abattue et, par-dessus le marché, on me gronda toute la journée. Le lundi, ma mère me réveilla comme d'habitude et, avant de se rendre à son travail, elle m'enjoignit de ne pas faire de bêtises, et de ne pas oublier que Noël serait là dans quelques jours.

Je sortis ; je voulais me dominer, et aller tout de même à la fabrique ; j'allai jusqu'à la porte puis m'en retournai ; j'avais une terreur invincible de dangers inconnus ; je préférais encore la faim à la honte. Car tout ce qui était arrivé, le baiser, les reproches de mes compagnes, m'apparaissait comme une honte. On m'avait raconté que les ouvrières étaient en faveur tour à tour auprès du commis voyageur. Il aimait la variété, et quand une nouvelle venue lui plaisait davantage elle prenait la place de la précédente. Tous les indices semblaient montrer que j'étais l'élue du moment et cela m'effrayait beaucoup. J'avais si souvent lu dans mes livres des histoires de séduction, de vertu outragée, que je me figurais les pires malheurs. Je n'entrai donc pas. Mais que faire ? Tout d'abord, j'allai de nouveau à la recherche de travail ; j'aurais accepté n'importe quoi mais, trois jours avant Noël, on ne prend pas de nouvelles mains. J'errai dans les rues et, quand le soir vint, je rentrai à la maison, à l'heure accoutumée. Je n'eus pas le courage d'avouer que j'avais quitté la fabrique. Les deux jours suivants se passèrent de même. Tous mes efforts pour trouver du travail restèrent sans succès. Un désespoir sans nom s'empara de moi ; puis je me repris à espérer qu'un hasard quelconque me sauverait de cette situation. Il ne s'en fallait guère que de

deux gulden, car je n'avais pas perdu une semaine entière de travail.

J'avais lu tant de récits sur la toute-puissance de Dieu, sur son aide au moment opportun, sur la vertu récompensée et tout ce qui s'ensuit, que je me persuadais que pour moi aussi le secours viendrait. Je m'agenouillais donc devant l'autel et priais avec ferveur, puis je retournais dans la rue regardant partout. Peut-être trouverais-je de nouveau une bourse, et rapporterais-je plus d'argent qu'on n'en attendait? Je me mêlais aux femmes qui se pressaient en foule autour des étalages de poissons, faisant leurs achats pour le soir. Bien que je me fusse toujours représenté le poisson comme un mets exquis, dans ma détresse actuelle, je n'en avais plus aucune envie. Je ne désirais plus que de l'argent; de folles pensées dont la réalisation me faisait cependant reculer d'effroi me passaient par la tête. Puis venait l'après-midi. Les gens rentraient en hâte chez eux, chargés de paquets destinés à faire des heureux.

Partout déjà un air de fête, et moi aussi j'étais attendue à la maison. Mais où trouver de l'argent?

Il me vint une idée: j'avais une tante en service chez une comtesse, ce qui lui donnait à nos yeux un grand prestige. Elle nous faisait l'effet d'une grande dame; la « tante de la ville » avait toujours pour nous quelque chose de solennel, et quand elle nous rendait visite nous lui témoignions le plus grand respect. Elle passait pour très pieuse, et faisait de nombreux dons à la paroisse à laquelle elle appartenait. C'était d'elle que j'espérais à présent le secours. Je ne la trouvais pas chez elle. Elle était à l'église. J'allai l'y rejoindre; elle en était déjà sortie. Je m'agenouillai devant l'autel, et en pleurant je priai Dieu et tous les saints de disposer le cœur de ma tante en ma faveur. Quand je pense que deux gulden à peine eussent été suffisants pour faire disparaître mon souci et mon chagrin! Je ne savais pas encore à ce

moment-là combien il y a d'argent gaspillé, combien de gens vivent dans le superflu, tandis que d'autres se consomment dans l'indigence. Je ne me rendais alors pas compte de ces différences, ou je ne réfléchissais pas à ces injustices.

Je considérais tout cela comme une organisation immuable, décrétée par Dieu.

Je n'ai jamais oublié ces heures-là, ni toute la tristesse de mon enfance et de ma jeunesse. Et aujourd'hui encore, malgré les nombreuses années qui ont passé depuis, je ne rencontre jamais des enfants en larmes sans leur demander la cause de leur chagrin ; je me rappelle dans ces cas-là mes propres larmes, et combien j'avais soif de compassion. Plus d'une fois j'ai donné de mon maigre salaire à des enfants que je voyais pleurer dans la rue, et qui me racontaient leur peine.

Je ne trouvai point de pitié : ma pieuse tante que j'avais fini par découvrir me régala, il est vrai, de café et de gâteaux mais, lorsque je risquai à la fin ma demande, elle se montra dure et inflexible. Elle m'exhorta à rentrer le plus vite possible chez moi, car c'était le soir de Noël, et on devait m'attendre. Je pleurai et suppliai, elle n'en fut point touchée et elle accompagna de pieuses paroles son refus de me prêter aucune assistance. « On doit supporter avec humilité ce qu'on s'est attiré soi-même. » Ce fut là son dernier mot. Et voilà que j'étais de nouveau dans la rue. Il ne s'y trouvait plus beaucoup de monde, mais toutes les fenêtres étaient illuminées et je pouvais apercevoir plus d'un sapin décoré.

À aucun prix, je ne voulais rentrer à la maison. Qu'est-ce que j'aurais pu dire ? J'avais peur et honte en même temps. Ma conduite des derniers jours me paraissait à présent très coupable. Je me représentais la désolation de ma mère, de cette pauvre mère si accablée de soucis, obligée de compter chaque sou, et qui mettait tout son espoir en moi. Pouvais-je lui infliger tant de chagrins et de déceptions ? Mes remords

et mes craintes ne faisaient que croître. Si seulement j'avais fait un effort sur moi-même, et si j'étais restée à la fabrique ! soupirai-je. Tout, à présent, me semblait de l'exagération : ma frayeur du commis voyageur, ma honte vis-à-vis des ouvrières, et le souci de mon honnêteté. Que ce serait beau de pouvoir rentrer à la maison avec mon salaire ! Je ne ressentais plus que cela maintenant. Je me dirigeai vers le Danube ; il me semblait plus facile de me jeter à l'eau que de revenir, chargée du poids de ma faute.

Comme je longuais à pas pressés une des plus belles rues de la cité, dans la direction du fleuve, tandis que mes larmes coulaient sans cesse et que les sanglots me secouaient tout le corps, je fus accostée par un monsieur fort élégant. Il me demanda où j'allais si tard, et pourquoi je pleurais. Sûrement, ce devait être la délivrance, le secours providentiel. Je repris espoir, et je racontai ma peine ; il me fallait deux gulden, sans cela je n'osais rentrer chez moi. Avec quelle bonté me parla cet étranger ! Il voulait me donner dix gulden, mais à la condition que je l'accompagne, car il n'avait point d'argent sur lui. Qu'est-ce qui me préserva ? Je n'en sais rien, mais malgré ma détresse je ne le suivis pas dans sa demeure. Arrivée à la maison où il voulait me faire entrer, je lui demandai la permission d'attendre dehors jusqu'à ce qu'il revînt, et comme il tâchait de me convaincre et voulait m'entraîner je m'arrachai de ses mains et me sauvai.

Une frayeur inexprimable m'avait saisie et le regard de cet homme m'avait fait si peur que sans y réfléchir je courus dans la direction de la maison. En route je rencontrai mon frère, qui était depuis longtemps à ma recherche et se disposait à aller s'informer de moi à la fabrique.

Dois-je raconter encore comment s'acheva cette soirée de Noël ? Comment ni ma mère ni mon frère ne comprirent les sentiments qui m'animaient et les motifs de ma conduite, et ne purent pas conséquemment me pardonner ? Ils me traitèrent

de méchante et de paresseuse. Moi, paresseuse ? À l'âge où les autres enfants jouent à la poupée, sont assis sur les bancs de l'école, sont gardés et choyés ; à l'âge où toutes les pierres de leur chemin sont soigneusement écartées, j'avais déjà à porter le pénible joug du travail. Alors que d'autres goûtent encore toutes les joies de l'enfance, j'avais désappris le rire enfantin, toute pénétrée déjà du sentiment que le travail était mon lot.

Le fardeau d'une telle enfance a pesé sur moi bien des années, et a imprimé à mon caractère un sérieux prématuré, dénué de toute gaieté. De graves événements devaient se produire dans ma vie, qui m'aidèrent à prendre le dessus.

VI

Je trouvai de nouveau du travail, prenant tout ce qui se présentait pour montrer ma bonne volonté; je traversai encore de dures épreuves.

À la fin, cependant, la situation s'améliora. J'eus une recommandation pour une fabrique de grand renom, qui occupait trois cents ouvrières et environ cinquante ouvriers. On m'installa dans une grande salle où travaillaient soixante femmes et jeunes filles. Aux fenêtres étaient disposées douze tables, et devant chaque table étaient assises quatre jeunes filles. Notre tâche consistait à trier les marchandises produites, d'autres ouvrières les comptaient, et une troisième catégorie y apposait, à l'aide du fer rouge, la marque de fabrique. Nous travaillions de sept heures du matin à sept heures du soir et avions une heure de repos à midi et une demi-heure l'après-midi. Ma première semaine la fabrique comprenait un jour férié pendant lequel on ne travaillait pas, mais on me la paya cependant intégralement; c'était quatre gulden: le salaire des débutantes; je n'avais jamais encore été si bien payée; on me fit espérer, en outre, une augmentation de cinquante kreuzer au bout de quelques mois si je montrais de l'application. Après six semaines, je les obtenais déjà, et après six mois je gagnais cinq gulden par semaine, plus tard même six gulden⁸.

8 En 1894, environ dix ans après les événements relatés ici, la Chambre de commerce de Vienne chiffre le revenu annuel minimum nécessaire à couvrir les besoins les plus élémentaires d'un ouvrier célibataire entre 416 et 478 gulden, ce qui correspond à un revenu hebdomadaire de 8 à 10 gulden. Une ouvrière à domicile pouvait gagner 2 gulden en une journée de travail de quatorze heures. Elle n'atteint cependant jamais le revenu minimum si l'on tient compte des déductions entraînées par les critiques apportées à son travail, qui peuvent réduire jusqu'à 50 % son gain à la pièce, et si l'on tient compte aussi des fluctuations saisonnières

Je me faisais presque l'effet d'être riche: je calculais combien d'argent je pourrais économiser dans les années suivantes, et bâtissais des châteaux en Espagne. Habitée aux plus grandes privations, c'eût été à mon sens du gaspillage que de dépenser davantage pour ma nourriture. Peu m'importait de quoi se composait celle-ci, pourvu que je ne souffrisse pas de la faim.

Mon seul désir était d'avoir de beaux vêtements; j'aurais voulu que personne ne pût reconnaître en moi l'ouvrière de fabrique, lorsque je me rendais à l'église le dimanche, car j'avais honte de ma situation. Être employée dans une fabrique m'avait toujours paru quelque chose d'humiliant. Alors que j'étais encore apprentie, j'entendais dire sans cesse que les ouvrières de fabrique étaient légères et corrompues. On ne parlait d'elles qu'en termes méprisants, et c'est ainsi que cette idée fausse était née dans mon esprit. Et voilà que j'étais à présent moi aussi dans une fabrique, où travaillaient un grand nombre de jeunes filles.

Mes compagnes étaient fort gentilles, elles me montraient aimablement la façon dont je devais m'y prendre pour mon ouvrage, et m'initiaient aux usages de la maison.

Celles de la salle de triage composaient l'élite du personnel; le chef de la fabrique les choisissait lui-même, tandis que l'admission à la salle des machines était l'affaire des contre-maîtres. Dans les autres salles se trouvaient des hommes et des femmes, mais dans la mienne il y avait un personnel exclusivement féminin. On n'y employait les hommes que lorsque les marchandises, une fois triées, comptées et étiquetées, on en expédiait les gros ballots dans la cour. Nous

des commandes, des périodes de chômage et de la baisse du pouvoir d'achat à chaque augmentation des prix. Les conséquences en sont les privations, la faim et la déchéance physique. En 1898, l'espérance de vie d'une couturière était en moyenne de 32 ans. D'après Ernst Berner, *Das Rote Einmaleins oder So leben wir!*, Vienne, 1899.

pouvions prendre notre repas de midi dans la fabrique. Par beau temps, nous mangions, appuyées ou assises sur les ballots de marchandises, dans la cour recouverte d'un toit vitré; en hiver, nous pouvions nous tenir dans la salle des machines. Il eût été beaucoup plus commode d'être dans la salle de triage, mais on ne nous le permettait pas car les marchandises auraient pu s'imprégner de l'odeur de notre nourriture.

Les ouvrières qui habitaient près de la fabrique, et qui pouvaient rentrer chez elles pour prendre un repas chaud, avaient la meilleure part. Pendant quelques semaines, j'allais manger chez des connaissances, mais c'était un vrai supplice. J'avais vingt-cinq minutes pour y courir, puis j'avalais précipitamment des aliments chauds, après quoi je retournais à mon travail où j'arrivais toujours hors d'haleine. Aussi je ne pus le supporter longtemps, et je préférai rester de nouveau à la fabrique.

On pourrait juger de la vie si pleine de tristesse et de privations des ouvrières d'après les femmes employées dans cette fabrique. Les conditions de travail y étaient réputées les meilleures: dans aucune des fabriques voisines on ne gagnait autant, et on y était l'objet d'une envie générale.

Les parents s'estimaient heureux quand ils pouvaient y placer leurs filles, dès l'âge de quatorze ans, à leur sortie de l'école. Les ouvrières s'efforçaient toutes de satisfaire les chefs, afin de ne pas être congédiées. Des femmes mariées cherchaient à faire entrer leurs maris comme manœuvres dans cette fabrique, bien qu'ils eussent peut-être passé des années à apprendre un autre métier, car c'était alors l'existence assurée. Et pourtant, même dans ce paradis, tout le monde se nourrissait mal. Ceux qui restaient à la fabrique pour le repas de midi s'achetaient de la saucisse pour quelques kreuzer ou bien des restes dans une crèmerie. On s'accordait quelquefois du pain, du beurre et des

fruits à bon marché. D'autres buvaient un verre de bière, et y trempaient du pain. Quand cette nourriture finissait par nous dégoûter, nous allions chercher au restaurant pour cinq kreuzer de soupe ou de légume. C'était généralement mal préparé; l'odeur de la graisse était détestable. Nous en éprouvions un si fort dégoût que nous jetions ces aliments et préférions encore notre pain sec, en nous consolant à la pensée du café que nous avions emporté pour l'après-midi.

Le patron passait souvent dans la cour où nous étions en train de déjeuner; il lui arrivait de s'arrêter et de demander ce que nous mangions de « bon ». S'il était de bonne humeur, ou si l'ouvrière à laquelle il s'adressait était jolie et savait s'y prendre, il lui donnait un peu d'argent pour s'acheter quelque chose de meilleur. Je trouvais cela humiliant et je m'indignais.

Nous essayâmes aussi d'aller dans une gargote où l'on pouvait se procurer de la soupe et du légume pour huit kreuzer environ. Pour huit autres kreuzer, on s'achetait à deux un morceau de viande rôtie. J'allai dans cette gargote pendant quelque temps, parce que j'étais retombée malade et que le docteur m'avait de nouveau recommandé une bonne nourriture. Mais, lorsque mon état s'améliora et que mes forces revinrent, je renonçai à cette grosse dépense faite à contrecœur. Je voulais économiser pour avoir toujours une petite somme en réserve, en cas de besoin.

Du reste, seules les jeunes filles entretenues par leurs familles pouvaient se nourrir convenablement, et c'était l'exception. La plupart des ouvrières avaient, au contraire, à faire vivre leurs parents, ou à payer une pension pour leurs propres enfants.

Quel dévouement que celui de ces mères ! Elles mettaient de côté sou après sou pour adoucir le sort de leurs enfants et faire de petits cadeaux à la femme qui en avait la charge, s'assurant ainsi de ses bons soins à leur égard.

Plus d'une ouvrière avait un mari sans travail, et devait alors se priver d'autant plus qu'il fallait pourvoir seule aux frais du ménage.

Quant à la prétendue légèreté des ouvrières de fabrique, j'appris aussi à la connaître. Elles allaient au bal, il est vrai; elles avaient des amoureux; quelques-unes faisaient queue, dès trois heures de l'après-midi devant la porte d'un théâtre, pour avoir une place de trente kreuzer à la représentation du soir. En été, elles allaient en excursion, marchaient pendant des heures pour épargner les quelques kreuzer que coûtait le trajet, mais payaient alors de leurs pieds fatigués cette bouffée d'air pur. On peut appeler tout cela légèreté, si l'on veut, passion des plaisirs, perversion, mais qui aurait le courage de porter ce jugement?

J'ai vu parmi mes camarades, ces ouvrières de fabrique si méprisées, d'admirables exemples d'abnégation. Si un malheur spécial survenait dans une famille, elles se cotisaient pour lui venir en aide. Après avoir travaillé douze heures à la fabrique, et fait quelquefois une heure de marche pour rentrer chez elles, elles se mettaient encore à raccommoder leur linge, sans l'avoir jamais appris. Elles décousaient leurs vieilles robes pour en tailler une nouvelle avec les morceaux, et elles y travaillaient le dimanche, voire même la nuit.

Les moments de liberté du milieu du jour et de l'après-midi n'étaient pas davantage consacrés au repos. Le frugal repas était vite avalé, puis elles tricotaient des bas, crochetaient ou brodaient.

Et malgré tout ce zèle et toute cette économie, il n'y en avait point qui ne souffrît de la pauvreté, et qui ne tremblât à la pensée de perdre sa place. Elles se faisaient humbles et subissaient les pires injustices de la part des chefs, pour conserver coûte que coûte cette bonne situation et ne pas rester sans pain.

Il arrivait à plus d'une ouvrière, pour son malheur, que l'un des chefs la poursuivît de ses assiduités. Si elle n'y répondait pas, il changeait brusquement d'attitude envers elle. C'étaient alors des critiques à propos de tout ; elle n'obtenait point d'avancement ni d'augmentation de salaire, rien que des réprimandes. On la menaçait de renvoi, et c'est ainsi que la pauvre jeune fille était persécutée jusqu'à ce que, ne pouvant plus le supporter, elle s'en allât d'elle-même.

Et des bruits couraient sur quelques-unes de celles qui avaient subi ce sort. On se chuchotait qu'on avait vu mademoiselle X dans telle rue, avec des toilettes ébouriffantes, ou à sa fenêtre pour attirer des hommes, et tout le monde la condamnait. En aurait-il été autrement si dès le commencement la jeune fille n'avait pas résisté aux avances du chef, mais y avait répondu ? Personne ne se posait la question.

Je ne savais point encore ce qu'était la prostitution secrète ni la prostitution légale ; je n'en connaissais pas même le nom. Plus tard, lorsque je pus mieux juger des causes et des effets, mes opinions sur ces jeunes filles se modifièrent, surtout en apprenant à connaître, au cours des années que je passai à la fabrique, quelques ouvrières plus anciennes, qui devaient, disait-on, leur situation privilégiée à leurs relations avec l'un des patrons.

Quelquefois, des scènes avaient lieu entre une ouvrière et un contremaître ; celui-ci, ayant assez d'elle, et voulant s'en débarrasser, se mettait à la tourmenter pour faire ensuite le bonheur d'une autre.

Tout cela ne me préoccupait pas alors ; je ne pensais qu'à mon travail et ne voulais avoir de rapport avec personne. Ce n'était pas de notre surveillant que serait venue la moindre parole aimable ; cet homme était un tyran de la pire espèce et il considérait sans aucun doute les ouvrières comme un troupeau d'esclaves.

Personne n'aurait osé proférer de plaintes contre lui. Il était l'employé le plus en faveur auprès de la direction, et nul doute qu'il ne lui fût complètement dévoué. Il oubliait probablement que lui-même avait été ouvrier dans cette même fabrique.

Je désirais ne jamais abandonner ma mère et je décrétai qu'elle ne devait plus travailler. Je mettais de l'argent de côté, comme mes compagnes, et si je dépensais un jour quelques kreuzer de plus, le lendemain je jeûnais littéralement. Je me rendais bien compte que je ne pourrais jamais économiser de façon à me constituer un petit avoir, mais je pensais à ma mère; je voulais avoir une petite réserve en cas de maladie, et lui éviter l'entrée à l'hôpital qui lui inspirait une grande aversion. Comme les autres ouvrières, je m'estimais heureuse d'être dans cette fabrique, et pleine de crainte je me gardais avec soin de tout ce qui aurait pu m'attirer un blâme.

De l'avis unanime, mon patron était un « bon maître ». Et pourtant, on peut juger d'après ce fabricant combien est lucrative l'exploitation du travail humain : il accordait à ses ouvriers plus que la plupart des autres patrons, il continuait à payer, durant des semaines, leur salaire aux ouvriers et ouvrières tombés malades; en cas de décès, il faisait don à la famille de sommes importantes; il ne repoussait aucune demande, si quelqu'un, dans la peine, s'adressait à lui; et malgré tout cela, il avait réussi à s'enrichir, grâce au travail productif des hommes et des femmes employés chez lui. Je raconterai dans la suite comment, malgré tout cela, je devins dans cette fabrique « social-démocrate ».

Je ne me considérais plus comme pauvre pour le moment. Notre magnifique repas du dimanche me faisait l'effet d'un dîner de roi : pour vingt kreuzer nous achetions de la viande, et c'est moi qui faisais la cuisine. Plus tard,

lorsque mon salaire devint plus élevé, ce fut encore mieux, et nous y joignîmes un petit verre de vin sucré.

Une chose manquait cependant pour rendre ma satisfaction complète : toutes mes compagnes avaient été confirmées et faisaient des récits sur les beautés de la cérémonie et sur les cadeaux que leur avait faits leur marraine, à cette occasion. Je n'avais jamais été confirmée, car ma mère était trop fière pour demander à quelqu'un d'être ma marraine. Elle ne pouvait, malgré son désir, m'acheter elle-même la robe blanche nécessaire et tous les accessoires ; j'avais donc toujours dû y renoncer. Si on lisait dans les journaux qu'un parrain ou une marraine s'était trouvé pour quelque enfant pauvre un jour de confirmation, ma mère me conseillait d'aller aussi tenter la chance, et de me rendre à l'église, sinon je devais attendre de gagner assez pour pouvoir acheter moi-même tout ce qu'il me fallait.

Lorsque j'eus seize ans, et que, pour la première fois, un homme me parla de mariage, je lui objectai avec le plus grand sérieux que je n'étais pas confirmée. Selon moi, une bonne catholique ne pouvait songer au mariage avant d'avoir reçu ce sacrement. J'avais à présent dix-sept ans, et je résolus de ne plus attendre davantage. Une jeune compagne, fiancée à un homme dans une bonne position, s'offrit à me servir de marraine. Je m'achetai dans un magasin, à crédit, une belle robe claire, d'élégants souliers, une ombrelle de soie, des gants très fins et, pour couronner le tout, un chapeau garni de fleurs. Quelles splendeurs ! Ajoutez à cela le trajet en voiture découverte, la cérémonie à l'église, les petites tapes données sur la joue par l'évêque, enfin une excursion au-dehors, un livre de prières, et quelques cadeaux utiles.

Pour la première fois, je me sentais réellement une « grande fille ».

VII

Ma mère n'allait plus travailler au-dehors; elle travaillait à domicile et faisait le ménage. Nous avions pris une chambre à deux fenêtres et mon plus jeune frère demeurerait de nouveau avec nous, mais sans compagnon de chambre cette fois! Lorsque je lisais le dimanche, je pouvais à présent m'asseoir à une fenêtre; elle donnait sur une cour étroite, mais n'importe, j'étais enchantée. Mes lectures devenaient plus sérieuses; c'était souvent des œuvres classiques. Les poésies de Lenau⁹ me firent la plus grande impression. J'appris par cœur *Anna* ainsi que *Clara Herbert* et *Les Albigeois*. J'avais une grande passion pour *L'Oberon* de Wieland¹⁰, et j'appris aussi par cœur *La fiancée du lion* de Chamisso¹¹. Goethe ne m'inspirait pas encore d'enthousiasme, je le trouvais immoral et je réprouvais certaines de ses épigrammes comme inconvenantes. Ce ne fut que quelques années plus tard que la lecture des *Affinités électives* me poussa à lire Goethe toujours davantage. Avec *Iphigénie* et *La fille naturelle*, c'est ce que je lus le plus souvent.

Je m'étais aussi fortifiée physiquement et j'étais devenue plus résistante. J'étais pâle, il est vrai, mais laquelle de mes compagnes ne l'était pas? Malgré cet état de santé réellement meilleur, je ne pouvais me débarrasser du souvenir de mes accès d'autrefois. Ces ombres du passé me poursuivaient et me faisaient parfois souffrir d'une manière intolérable. À la moindre alerte, il me semblait que j'allais retomber malade;

9 Nikolaus Lenau, 1802-1850, poète lyrique libéral le plus réputé de la littérature autrichienne.

10 Christoph Martin Wieland, 1733-1813, ami de Goethe, rationaliste et préclassique.

11 Adalbert von Chamisso, 1781-1838, poète libéral allemand du romantisme.

une contraction de la paupière, un éblouissement me paraissaient aussitôt être les signes précurseurs de ces états tant redoutés. Et pendant des jours je ne pouvais ensuite me défaire de ce sentiment de terreur qui m'oppressait ; il me réveillait la nuit et je me cramponnais à ma mère ; elle en souffrait avec moi. Les voisines arrivaient avec des conseils de toute espèce sur des remèdes « sympathiques » comme on appelle toutes ces drogues.

J'étais quelquefois toute mélancolique pendant plusieurs semaines ; mes compagnes en concluaient que j'avais quelque chagrin d'amour. Je ne leur parlais jamais de la cause de ma tristesse, car je m'imaginais qu'un seul mot sur ma maladie aurait suffi pour la faire venir aussitôt. J'entendais beaucoup dire autour de moi que, par un pèlerinage, on pouvait se délivrer de tous les maux imaginables ; je résolus donc d'essayer aussi de ce moyen et de me rendre au lieu du pèlerinage pour y prier avec ferveur, afin d'être préservée à jamais de la maladie que je craignais si fort et que je sentais toujours menaçante. J'espérais y recevoir un signe quelconque me garantissant l'exaucement de mes prières. Nous fîmes à pied les trois heures de marche qui nous séparaient du lieu saint. J'étais animée de la plus grande piété.

Il y a une chose cependant à laquelle je pouvais difficilement me résoudre. Il était important, paraît-il, de se confesser et de communier avant de s'approcher de l'image miraculeuse, et cela m'avait toujours inspiré une insurmontable aversion. Néanmoins, je fis cette longue course sans avoir rien mangé, car on ne pouvait prendre l'hostie qu'à jeun.

Agenouillée dans le confessionnal, je ne savais que dire ; le prêtre attendait la confession de mes péchés, mais je ne pouvais penser à aucune faute spéciale. À la fin, le prêtre me posa des questions dont quelques-unes m'embarrassèrent et me froissèrent. Je répondis à toutes : non, et je m'en tirai

avec une petite pénitence qui consistait en quelques prières. Mais je ne pris pas la communion ; malgré toute ma piété, il m'était impossible de croire à la puissance miraculeuse de l'hostie, bien que je crusse encore en Dieu, à la toute-puissance divine, aux saints et à leur intercession.

J'avais toujours éprouvé une répugnance et un scepticisme instinctifs pour toutes ces manifestations extérieures, et je priai avec d'autant plus de recueillement devant le Christ crucifié qui était couché dans sa niche comme dans une tombe.

Une forte poussée se produisit dans la foule au moment de l'adoration ; tout le monde tomba à genoux pour baiser les endroits percés de clous sur l'image en bois du Sauveur. Je le fis aussi et posai mes lèvres là où des centaines et des centaines de gens, malades et bien portants, avaient déjà ce même jour posé leurs lèvres avant moi. Je regardai dans le cloître les objets témoignant de tous les miracles accomplis : un grand nombre de mains de cire, d'argent et d'or avaient été données en offrande pour la guérison de mains que l'on croyait perdues, ainsi que de béquilles pour la guérison d'une jambe paralysée. Des gravures sans nombre représentaient des scènes de délivrance ; sur l'une, on voyait un enfant précipité du haut d'un étage très élevé et qui, grâce à l'intervention miraculeuse de la Sainte Vierge, arrivait en bas sain et sauf ; sur une autre gravure, un enfant était sauvé des flammes, non par l'intrépidité des pompiers, mais par Marie, reine du Ciel. Des images où des chevaux emportés allaient piétiner un enfant qui, de nouveau, se trouvait préservé par miracle, frappèrent aussi mon regard.

Tous les heureux qui devaient leur salut à ce pèlerinage avaient offert de somptueux cadeaux, comme gages de reconnaissance pour toutes sortes de délivrances : dangers de mort, infirmités, banqueroutes, voire même pour l'heureuse conclusion d'un mariage. On était instruit de tous ces

prodiges par de petites dédicaces placées à côté de chaque offrande.

Je ne puis dire qu'aucun doute n'existât en moi; j'avais trop souvent imploré du secours en vain. Mais je n'en achetai pas moins un cierge pour l'offrir, sans savoir que, pour faire une vraie offrande, il fallait rester à côté du cierge jusqu'à ce qu'il fût consumé. Plus tard, j'appris qu'on revend plusieurs fois le même cierge et que tout ce trafic fait gagner, non seulement les fabricants de cierges, mais l'Église dont les deniers en sont considérablement accrus.

La principale attraction du pèlerinage était une statue miraculeuse de la Vierge Marie à laquelle on accédait par des marches que l'on ne devait gravir qu'à genoux. À chaque marche il fallait réciter un Pater noster pour obtenir la réalisation de son vœu. J'imitais les femmes que je voyais gravir l'escalier. Combien cette Vierge était ornée! De l'argent, de l'or, des perles; j'étais émerveillée de tant de splendeurs et de luxe, choses encore inconnues pour moi, et qui faisaient resplendir et étinceler la statue; mais on ne pouvait pas la toucher, une grille la protégeait du public, elle et toutes ses richesses; c'est d'une distance respectueuse qu'on pouvait jeter un regard plein de dévotion sur l'image miraculeuse. Les yeux éblouis par tant d'éclat, je devais lui présenter mes prières les plus ferventes. Aucune pensée ne devait s'arrêter sur le monde extérieur mais se concentrer toutes en Dieu et en la Sainte Vierge.

Il n'était pas étonnant que je revinsse du pèlerinage le cœur plein de doute et d'anxiété: avais-je trop contemplé les brillants atours de la Madone pour me pénétrer du recueillement nécessaire?

Le pèlerinage, du reste, n'eut aucun résultat et ne diminua pas mes craintes. Je voulus faire un deuxième essai, et nous fîmes un autre pèlerinage qui, disait-on, opérait encore plus de miracles. Il était plus éloigné que le premier,

mais on pouvait expier d'autant plus de péchés durant le trajet. Nous nous mîmes en route à quatre heures du matin par une chaude journée de dimanche du mois de juillet. Nous avions cinq heures de marche à faire. Nous ne nous accordâmes pas une goutte d'eau en chemin : je voulais me priver et faire pénitence pour me rendre digne de la grâce. Nous arrivâmes fatigués, affamés, assoiffés, couverts de poussière. Des milliers de personnes se rassemblèrent dans le courant de la matinée. Non seulement l'église, mais encore les auberges débordaient de monde. La cohue était si grande pendant le service, dans l'église, où les pèlerins, en procession, firent leur entrée solennelle portant leurs bannières, qu'il ne pouvait être question d'un vrai recueillement. C'était un continuel va-et-vient, une poussée générale ; puis des appels au secours et un tumulte qui redoublait lorsque des gens perdaient connaissance dans cette atmosphère étouffante et qu'on devait les transporter ailleurs. Il y avait là des estropiés qui se traînaient péniblement sur leurs béquilles, des malheureux à moitié aveugles, portant des écrans devant les yeux, des enfants malades dans les bras de leur mère. Des femmes enceintes priaient pour une heureuse délivrance ; d'autres, qui n'avaient point d'enfants, mettaient toute leur confiance dans le succès de leur pèlerinage pour en obtenir ; et tout cela se passait au milieu du vacarme et dans la mêlée. Les restaurants se remplissaient, on y buvait outre mesure et on y faisait un tapage assourdissant. Ce spectacle me répugnait et me dégoûtait tellement que je ne fis plus de pèlerinage. Ma foi n'était point encore ébranlée, mais je sentais confusément qu'on prierait plus dignement chez soi que dans un brouhaha qui ressemblait plus à une foire qu'à la maison de Dieu.

VIII

Je ne me contentais pas de lire des romans et des contes ; comme je l'ai dit, j'avais commencé à lire aussi des classiques et d'autres livres sérieux. Les événements publics me passionnaient. J'avais à peine quinze ans lorsque fut proclamé à Vienne l'état d'exception¹². Une des proclamations, qui commençait par ces mots : « *Mon cher comte Taaffe* », était affichée dans la rue où je travaillais. Autant que je m'en souvienne, on y interdisait le rassemblement de plusieurs personnes. Je lus cette proclamation avec le plus grand intérêt, et j'arrivai très excitée auprès de mes compagnes. Je ne puis dire aujourd'hui à quelle impulsion je cédaï, mais je me rappelle fort bien que je montai sur notre petite table de travail et que j'y adressai un discours aux « sœurs et frères » pour leur communiquer la nouvelle de l'état d'exception. Je n'y comprenais du reste rien du tout ; je n'avais personne pour m'en parler et je n'avais encore aucune opinion démocratique consciente. J'étais encore pleine d'enthousiasme pour l'empereur et les rois, et les personnages hauts placés jouaient un grand rôle dans mon imagination. Mais aussi tout ce qui touchait à la politique m'intéressait vivement. Je rendais souvent visite, le dimanche, à un vieillard que connaissait ma mère, parce qu'il me faisait des récits sur les guerres et les événements historiques. Nous discussions

12 En 1884, l'état d'exception fut proclamé à Vienne et dans ses faubourgs de Wiener-Neustadt et de Floridsdorf. Des centaines de socialistes furent expulsés de ces localités, ou assignés à domicile. Les associations ouvrières furent dissoutes, la presse ouvrière interdite et le droit de réunion suspendu. Le comte Taaffe était le président du Conseil impérial des ministres.

toujours à nouveau le drame impérial mexicain de l'archiduc Maximilien d'Autriche¹³.

Déjà du temps de mon apprentissage, il m'était arrivé de me priver de nourriture pour pouvoir acheter un journal. Ce n'était pas les faits divers qui m'intéressaient, mais les articles de fond sur la politique. À présent que j'avais une situation stable, j'achetais un journal qui paraissait trois fois par semaine. C'était une feuille très catholique, jugeant de la façon la plus défavorable le mouvement ouvrier qui commençait à attirer l'attention; son but était d'élever l'esprit public à des sentiments patriotiques et religieux. Deux tendances luttaient en moi: je prenais une vive part à tout ce qui concernait les familles princières, et j'étais plus au courant des faits et gestes de l'archiduc et de la vie des princesses que de ceux de mon entourage immédiat. Je portais avec l'Espagne le deuil d'Alphonse XII et je conservais comme une relique l'image que publiait mon journal et qui représentait la reine Marie-Christine se montrant à ses sujets, son nourrisson dans les bras. À cause d'Alexandre de Battenberg¹⁴, je souhaitais à la Russie la guerre et la défaite, et le prince de Bulgarie figura longtemps dans ma galerie de portraits. La mort du prince héritier d'Autriche¹⁵ me fit un si grand chagrin que j'en pleurai pendant plusieurs jours. Mais ce n'était pas seulement le sort des dynasties qui me passionnait: c'était la politique elle-même avec toutes ses intrigues. La possibilité d'une guerre avec la Russie dont

13 Le frère de l'empereur François-Joseph, 1837-1867, devenu en 1864 empereur du Mexique à l'instigation de Napoléon III. Après le départ des troupes françaises, il fut fusillé par les républicains mexicains en 1867.

14 Alexandre de Battenberg (1857-1893) fut prince de Bulgarie de 1879 à 1886. Il fut renversé par le tsar Alexandre III à la suite d'une conspiration organisée par les Russes.

15 Rudolf, le fils de l'empereur François-Joseph, se suicida en 1889 à Mayerling près de Vienne.

parlait mon journal me transportait d'ardeur patriotique. Je voyais déjà mes frères revenant du champ de bataille couverts de gloire et, quant à moi, j'aurais voulu jouer le rôle de « l'héroïne de Wœrth¹⁶ » dont j'avais lu l'histoire dans un roman et à qui Guillaume I^{er} conféra l'ordre de la Croix de Fer.

À côté de cela, je lus l'histoire de la Révolution française et de la révolution de Vienne¹⁷, que m'avait prêtée le père d'une de mes compagnes. Je ne parvins pas de longtemps à me faire une opinion définitive. Lorsqu'un violent courant antisémite se déchaîna dans le pays, je le suivis momentanément. Voici ce qui m'y poussa : une brochure intitulée *Comment Israël est arrivé à la suprématie et à la puissance sur tous les peuples de la terre* fit parvenir à ma connaissance, outre un grand nombre d'autres atrocités imputées au peuple d'Israël, la légende des meurtres rituels. J'y lus encore que les Juifs déshonorent les filles des chrétiens pour épargner leurs femmes et leurs filles. Ce fut cette assertion qui m'impressionna le plus. Je voulus aussi me mettre de la partie pour résister aux complots juifs, et je résolus de retirer ma clientèle aux maisons de commerce juives où j'avais jusqu'alors acheté mes vêtements. Je persuadai mes compagnes d'agir de même.

À cette époque aussi, un groupe d'anarchistes commença à faire parler de lui. Quelques mystérieux assassinats leur furent attribués, et la police en profita pour entraver par mille vexations la marche ascendante du mouvement ouvrier. Je prenais à tout cela un intérêt passionné. Feuilletton, faits divers, tout ce qui, dit-on, constitue pour les femmes la seule attraction des journaux me laissait froide :

16 La bataille de Wœrth, le 6 août 1870, fut la première victoire importante des troupes allemandes sur Mac-Mahon dans la guerre franco-prussienne.

17 Il s'agit de la révolution de 1848.

c'est à peine si j'y jetais un coup d'œil. Par contre, je suivais avec une ardente sympathie les débats du procès des anarchistes¹⁸; je lisais tous les discours. Comme il arrive toujours dans ces sortes d'affaires, des socialistes se trouvaient parmi les accusés; en réalité, c'était eux qu'on visait. J'appris ainsi à connaître leurs opinions et je fus enthousiasmée. Tous les socialistes dont on parlait dans les journaux me faisaient l'effet de héros.

L'idée que je pourrais un jour combattre dans leurs rangs ne m'effleurait même pas. Tout ce que je lisais d'eux me paraissait tellement sublime que la seule pensée de m'associer à leurs travaux, moi, pauvre créature ignorante et obscure, m'eût semblé chimérique.

Une grande effervescence se produisit à ce moment-là parmi les ouvriers; le chômage avait pris de grandes proportions, beaucoup d'industries étaient complètement arrêtées et la police croyait pouvoir réprimer, par des tracasseries, la détresse et le mécontentement croissants; les associations professionnelles furent dissoutes, et leurs caisses confisquées. La révolte ne fit alors que grandir, et l'on en vint à des démonstrations publiques. Comme celles-ci se répétaient, on fit occuper par des détachements militaires d'infanterie et de cavalerie les rues menacées. Je me précipitai un soir hors de la fabrique dans un état de grande

18 En mars 1883 se déroula à Vienne le procès de haute trahison contre trente et un hommes de confiance de la fraction radicale du parti ouvrier. On leur reprocha d'avoir été impliqués dans le double crime d'assassinat et de vol dont le maître menuisier Merstalingen avait été victime à Vienne en juillet 1882. Sans avoir aucune preuve à l'appui, la police avait immédiatement déclaré les anarchistes coupables de ce crime. Les débats judiciaires furent préparés, annoncés et se déroulèrent sous le signe d'un procès politique à sensation. En condamnant les accusés, on voulait stigmatiser les radicaux comme des bandits et des assassins, et porter un coup mortel au Parti social-démocrate autrichien tout entier. Les jurés déclarèrent les dirigeants du mouvement ouvrier non coupables.

surexcitation pour aller sur le théâtre des opérations. Les soldats ne me faisaient pas peur ; je ne quittai la place que lorsqu'on la fit évacuer.

Plus tard, nous demeurâmes avec un de mes frères qui s'était marié. Des camarades venaient le voir, parmi lesquels se trouvaient des ouvriers intelligents. Ils lisaient le journal de leur association professionnelle et j'y prenais aussi intérêt. L'un de ces ouvriers était particulièrement intelligent et c'est avec lui que je causais le plus volontiers. Il avait beaucoup voyagé et il avait bien des choses à raconter. C'était le premier social-démocrate dont je faisais la connaissance ; il m'apportait beaucoup de livres et m'expliqua la différence entre anarchisme et socialisme. C'est par lui que j'appris ce que c'était qu'une république et, malgré mon attachement d'autrefois pour la dynastie royale, je me déclarai partisan de cette forme de gouvernement. Je voyais tout d'une façon si nette et si vivante que je comptais bel et bien les semaines qui devaient s'écouler encore avant le renversement de l'État et de la société.

Cet ouvrier me donna le journal du Parti social-démocrate¹⁹ que je voyais pour la première fois. Il ne l'achetait pas régulièrement, mais seulement quand il en avait l'occasion, ce que font malheureusement beaucoup d'ouvriers. Mais je le priai de m'apporter dorénavant le journal toutes les semaines, et je le payai moi-même.

19 C'était probablement la *Zukunft* (L'Avenir) qui paraît pour la première fois en octobre 1879 et est considérée à partir du 10 janvier 1881 comme l'organe central du Parti social-démocrate autrichien. Le 11 décembre 1886, Victor Adler fonda la *Gleichheit* (L'Égalité) ; y collaboraient des personnalités illustres du mouvement ouvrier international, comme August Bebel, Friedrich Engels, Karl Kautsky, Wilhelm Liebknecht, Eduard Bernstein, etc. En juillet 1889, la *Gleichheit* fut suspendue par le ministère public. Mais dès le 12 juillet 1889 paraît le premier numéro de l'*Arbeiter-Zeitung* qui est toujours l'organe du Parti socialiste autrichien.

Je ne pouvais comprendre tout d'abord les dissertations théoriques, mais ce qui touchait aux souffrances des travailleurs je le comprenais, j'en étais émue et j'appris par là à me rendre compte de mon propre sort et à le juger. Je compris que tout ce que j'avais enduré n'était pas ordonné par un décret divin, mais par une injuste organisation sociale. La façon arbitraire dont les lois sur le travail étaient appliquées me remplissait d'une indignation sans bornes. L'abrogation en Allemagne de la loi contre les socialistes, qui avait été la cause de tant de souffrances chez les sociaux-démocrates, fut saluée par moi avec une vive allégresse, bien que je me tinsse encore en dehors du parti et que personne ne me connût. Je n'avais même jamais assisté encore à une réunion du parti. Je ne pensais pas que les femmes y fussent admises et, du reste, cela répugnait à mes conceptions d'alors de me rendre toute seule dans une salle de café. Je m'abstenais de même de presque tous les plaisirs et distractions pour ne pas me trouver dans une société contraire à mes goûts. Et ma mère ne cessait de me répéter: «C'est à la maison que doit rester une jeune fille honnête.»

Je restais donc chez moi, avec un livre ou un ouvrage, tout en éprouvant le besoin impérieux, quoique à demi conscient encore, d'entrer en contact avec des personnes animées des mêmes idées et des mêmes sentiments que moi.

J'étais devenue tout autre à la fabrique, depuis que mes pensées s'étaient affranchies de la mélancolie sentimentale d'autrefois. Jusque-là, je m'étais tenue à l'écart pour éviter qu'une trop grande intimité ne s'établît entre mes compagnes et moi. On l'avait tout d'abord attribué à la timidité, puis, comme cela ne changeait pas, à la fierté. Cependant, comme j'étais complaisante, toujours prête à rendre quelque service à une camarade, on s'habitua à ma manière d'être. Les ouvriers qui échangeaient des plaisanteries avec

les jeunes filles dans la cour, pendant les moments de repos, finirent par me laisser tranquille. On me trouvait fière, aussi, parce que je ne me mêlais pas aux divertissements et m'abstenais de bavarder avec les hommes. « Est-ce qu'elle s' imagine par hasard qu'elle épousera un comte ? » disait-on souvent.

À présent que j'avais un but devant moi et que j'étais pénétrée de l'idée que tous devraient connaître ce que j'avais moi-même appris, j'abandonnai ma réserve et je parlai à mes compagnes de tout ce que je lisais sur le mouvement ouvrier. Auparavant, je racontais aussi des histoires lorsqu'on m'en priait. Mais maintenant ce n'était plus du *Maître de forges*, de Georges Ohnet, ou du destin de quelque reine que j'entretenais mes auditeurs, mais d'oppression et d'exploitation ; je parlais de ces richesses accumulées dans les mains d'un petit nombre alors que les cordonniers n'avaient pas de souliers, les tailleurs pas de vêtements. Dans les moments de repos, je lisais à haute voix le journal social-démocrate, et j'expliquais dans la mesure où je le comprenais moi-même ce qu'était le socialisme. Je défendais ma cause avec ardeur lorsqu'on mettait sur le même rang anarchistes et socialistes.

Cependant, ma conduite ne resta pas inaperçue ; elle éveilla l'attention des chefs et l'on parlait de moi. Pleine de crainte, je faisais tous mes efforts pour ne pas fournir le moindre prétexte à quelque reproche. Auparavant, j'étais souvent en retard comme les autres, mais maintenant je m'habituais à être toujours exacte. Je me donnais de la peine pour faire mon travail consciencieusement ; car je sentais de plus en plus que si l'on veut servir une grande cause on doit accomplir fidèlement sa tâche dans les petites choses. Je n'aurais pas su exprimer ce sentiment d'une façon nette, mais il me dominait complètement. Tandis que pendant les heures de repos, pleine d'ardeur et d'enthousiasme,

j'essayais d'expliquer le contenu de mon journal, des employés de bureau passaient quelquefois près de nous, et ils se disaient l'un à l'autre en hochant la tête: « Cette fille parle comme un homme. »

J'allais à présent chercher moi-même mon journal chaque semaine; lorsque je franchis pour la première fois le seuil du bureau de l'hebdomadaire social-démocrate, j'eus le sentiment de pénétrer dans un sanctuaire et, quand je remis mes premiers douze kreuzer et demi à la caisse des élections du Parti socialiste allemand, sous la devise « Ferme volonté », je me sentais déjà membre de la grande armée des combattants, et pourtant je n'appartenais encore à aucune association; à part l'ami de mon frère, je n'avais parlé jusqu'à présent à aucun social-démocrate. Je lisais toujours dans mon journal: « Recrutez de nouveaux abonnés! », « Répandez votre journal! », et je m'efforçais d'agir dans ce sens. Quand je pus rapporter toutes les semaines, non plus un seul journal, mais deux, puis trois et enfin jusqu'à dix numéros, mon bonheur fut à son comble. Ma course pour aller chercher le journal avait toujours quelque chose de solennel pour moi. Je mettais ce jour-là ma plus belle robe comme jadis pour aller à l'église.

Bien qu'il fût très peu question de religion dans mon journal, je m'étais affranchie de toute croyance religieuse. Cependant, ce changement ne s'accomplit en moi que peu à peu et non tout d'un coup. Je ne croyais plus en Dieu ni à une vie meilleure dans l'au-delà, et pourtant les doutes m'assaillaient continuellement, et je me demandais si après tout il y avait quelque chose de vrai là-dedans. Le soir même du jour où je m'étais efforcée de démontrer à mes compagnes que la création du monde en six jours n'était qu'un conte, et qu'un Dieu tout-puissant ne saurait exister, sinon les hommes n'auraient pas à subir des sorts aussi cruels, je joignais encore les mains, une fois au lit, et levais

les yeux vers l'image de la Vierge. « Et si c'était vrai ? » me répétais-je toujours involontairement. Je n'aurais avoué à personne les doutes qui me tourmentaient. Je me servais, au contraire, comme arguments, de toutes les atrocités commises en Sibérie et dans la forteresse de Schlussembourg à Pétersbourg²⁰, et qui parvenaient enfin à la connaissance du public par voie de presse, pour prouver à mes compagnes qu'il ne pouvait y avoir de Dieu, présidant aux destinées des hommes.

Mes convictions socialistes s'affirmaient toujours plus, et j'eus bien des épreuves à supporter à la fabrique. Mon chef immédiat, qui exerçait son pouvoir tyrannique sur notre salle tout entière, était toujours brutal et grognon. Il m'apparaissait comme un vrai démon. C'était le premier homme que j'aie véritablement haï et, malgré toutes les années qui se sont écoulées depuis que je ne suis plus sous sa domination, aujourd'hui encore, lorsque je pense à lui, je sens avec la même force cette haine et cette rancune. Si, au cours des années, la situation était à bien des égards devenue pire dans la fabrique, c'est à lui surtout qu'il fallait l'attribuer. Il était capable de faire de la vie dans cette fabrique un enfer pour quiconque encourait sa disgrâce, ne serait-ce que pour avoir essayé de se défendre contre un reproche injuste. Je ne lui avais jamais donné l'occasion jusqu'alors de s'occuper de moi mais cela changea, car lui aussi remarquait mon influence sur mes camarades. Cela lui déplut et il commença à m'observer. Il se mit à contrôler mon ouvrage d'une façon toute spéciale; alors qu'il se contentait auparavant de venir le regarder une fois par jour,

20 Après l'attentat qui, en 1881, avait coûté la vie au tsar Alexandre II et celui, manqué, contre Alexandre III en 1887, une lourde répression s'abattit en Russie contre les narodniki (populistes). La presse socialiste parlait de ces exécutions, de ces déportations en Sibérie et de ces incarcérations, entre autres dans la fameuse forteresse de Schlussembourg, à Pétersbourg.

et que souvent même il passait près de moi sans s'arrêter, il venait à présent jusqu'à dix fois par jour. Je ne pouvais jamais être sûre un instant qu'il n'arriverait pas fourrer son nez sur mon travail, afin d'y trouver à redire. Lorsque je me levais pour me chercher un verre d'eau, il me suivait et attendait que je l'aie bu pour me raccompagner ensuite jusqu'à ma table. Il surveillait chacun de mes pas, chacun de mes mouvements.

Un jour, mon patron me parla pour me dire que le contremaître était mécontent de moi. «Rappelez-vous que vous avez une vieille mère à faire vivre», ajouta-t-il en terminant. J'étais si déconcertée et si interdite que je ne trouvai rien à répondre sur le moment; mais quand je fus remise je cherchai à le revoir et le priai de me dire pourquoi le contremaître n'était pas satisfait de moi. Je lui fis remarquer que, malgré un contrôle incessant, mon ouvrage était toujours en ordre. Le fabricant – depuis longtemps je ne le considérais plus comme mon bienfaiteur – me regarda un instant puis s'éloigna avec ces mots: «C'est bien, continuez à travailler de même.»

La question féministe m'était encore tout à fait inconnue. Le journal ne la mentionnait pas et je ne lisais que la presse social-démocrate. Aucune femme autour de moi ne s'intéressait à la politique. Je passais pour une exception et me considérais comme telle. La question sociale, ainsi que je la comprenais alors, me paraissait être l'affaire des hommes, tout comme la politique, et j'aurais voulu être un homme pour pouvoir m'en occuper. Le programme du parti ouvrier autrichien, publié à la suite de leur congrès à Hainfeld²¹, m'apprit que les sociaux-démocrates voulaient conquérir pour la femme des droits égaux à ceux de l'homme. Mais je ne comprenais pas encore comment les femmes elles-mêmes pouvaient collaborer aux travaux du parti, lorsqu'un jour je lus dans le journal socialiste, l'article suivant :

« La femme au XIX^e siècle » tel est le nom donné à une grande fête de charité qui vient d'avoir lieu. Le principal sujet de ce spectacle original était : "L'industrie féminine". Il faut toute la frivolité, toute l'insolence irréfléchie de notre société bienfaisante pour choisir le point le plus sensible de

21 Premier congrès du Parti social-démocrate autrichien, qui se tint au tournant de l'année 1888-89. Il s'occupa aussi de la situation des femmes, en exigeant que celles-ci ne soient plus employées à des travaux particulièrement nocifs à leur organisme.

« Mais il ne venait pas à l'esprit des hardis organisateurs du congrès de Hainfeld que les femmes pourraient être, elles aussi, de précieuses alliées. Ainsi il leur arriva de refuser la participation de la camarade Anna Altmann, la seule femme présentée comme déléguée à ce congrès par des ouvriers socialistes de la vallée de la Polzen, en Bohême; le motif de ce refus était qu'on avait besoin d'hommes. L'homme délégué à sa place n'osa cependant pas accepter le mandat par peur des conséquences que cela entraînerait de la part des autorités: sanctions, chicanes, arrestation, expulsion. » (A. Popp, *Der Weg zur Höhe*, 2^e éd., Vienne, 1930.)

notre corps social, cet ulcère qui résume et démontre toute la misère de notre humanité d'aujourd'hui et en faire l'objet d'une grande fête. Et qui était la reine de la fête? La femme du XIX^e siècle, l'esclave dont on fait un double trafic, tantôt comme objet de plaisir, tantôt comme objet d'exploitation. L'industrie féminine fut représentée dans ses diverses manifestations. On vit les briquetières sales et déguenillées, les dentelières qui touchent un salaire de trente kreuzer pour seize heures de travail, les employées de filatures, les femmes qui travaillent dans les clouteries avec leurs mains calleuses et brûlées; tout ce monde opprimé, écrasé, harassé, défilait sous les yeux admirateurs de ceux qui les exploitaient. On vit même les institutrices, autre catégorie d'esclaves, comme les domestiques, à la merci de la mauvaise humeur et du mépris non déguisé de ce monde charitable.

On peut se demander aussi de quelle façon on a représenté l'industrie de la femme au XIX^e siècle qui s'appelle la "prostitution", celle qui est consacrée par le mariage selon la loi, et celle qui de chute en chute mène à la prostitution de la rue?

Si le spectacle tout entier n'avait pas été un mensonge éclatant, une hypocrite tromperie, si un seul rayon de la vérité toute nue avait pénétré dans la salle étincelante, l'image de la "femme au XIX^e siècle" telle qu'elle est en réalité eût suffi pour réveiller la société de sa léthargie et pour la faire fuir, pleine de honte et d'épouvante. Mais ce sont des aveugles. Et s'ils ne sont pas aveugles, ils aiment les ténèbres. Comment pourraient-ils vivre, s'ils ne s'aveuglaient pas volontairement?»

Voilà ce que je lus dans le journal social-démocrate, «mon» journal, comme je l'appelais avec une joie orgueilleuse; l'effet fut indescriptible. Je ne pouvais dormir. Les écailles étaient tombées de mes yeux, et je ruminais sans cesse ce que je venais de lire. Mon état d'excitation allait

croissant, et tout en moi me poussait à l'action. Comment garder pour moi ce que j'avais lu ? Les paroles se pressaient sur mes lèvres, il fallait parler. Je montai sur une chaise, à la maison, et je prononçai un discours, comme si j'étais appelée à parler devant une assemblée. « Elle est née orateur », disait-on. Un camarade de mon frère m'apporta des livres provenant de la bibliothèque de l'Association des ouvriers, dont il était devenu membre.

Comme j'enviais tous ceux qui pouvaient agir ! « Que ne suis-je un homme ! » répétais-je sans cesse. J'ignorais, à ce moment-là, qu'une jeune fille pût prendre une part quelconque au mouvement socialiste ou à la vie politique en général. Jamais à ma connaissance les femmes n'assistaient aux réunions du parti, et mon journal s'adressait toujours aux travailleurs hommes. Lorsque le congrès socialiste de Paris²² décida qu'il y aurait un jour de repos en guise de manifestation pour la journée de huit heures, je me trouvais encore seule de mon espèce et ne pouvais rien faire pour la cause. Je parlais à mes camarades, je répandais le journal, mais cela me paraissait si insignifiant et si peu de chose que je n'en éprouvais aucune satisfaction. Plus tard, j'appris à reconnaître de quel inestimable prix est ce genre d'activité pour l'extension du socialisme.

La bibliothèque de l'Association des ouvriers me fournissait un grand nombre de livres qui exigeaient de sérieuses

22 Juillet 1889, congrès de fondation de la II^e Internationale : proclamation de la journée de huit heures et du I^{er} Mai comme jour de fête des travailleurs du monde entier.

Emma Ihrer et Clara Zetkin, déléguées à Paris par les ouvriers de Berlin, demandent l'égalité des droits des femmes à l'intérieur du mouvement ouvrier et dans la vie du travail. La résolution prise à l'unanimité dit : « *Le congrès déclare qu'il est du devoir des ouvriers d'admettre dans leurs rangs les ouvrières en tant qu'égaux en droits, et demande par principe les mêmes salaires pour le même travail pour les ouvriers des deux sexes et sans différence de nationalité.* »

réflexions. Je m'adonnai à la lecture de *Neue Zeit*²³, et je lus tous les numéros des années précédentes qui se trouvaient à la bibliothèque. Mais je voulais avoir une éducation complète, et je me procurais aussi des livres non socialistes. J'étudiai neuf volumes d'*Histoire universelle*, et le *Livre des découvertes*. Mais tous mes efforts restèrent vains, je ne pouvais contraindre mon esprit à cette littérature aride; seul le passage sur l'écorce de liège me captiva, parce qu'il était en rapport avec ma profession.

La *Situation des classes laborieuses en Angleterre*, de Friedrich Engels, m'émut profondément et fortifia mes sentiments révolutionnaires. Une petite brochure de Lafargue *Le droit à la paresse* me plut infiniment, et plus tard, lorsque je commençai à parler en public, elle fit partie de mes ouvrages de référence. Ferdinand Lassalle m'inspirait un grand enthousiasme. *La science et les travailleurs*, *Les fêtes*, *La presse et les travailleurs*, voilà ce que je relisais sans cesse pour me pénétrer de leur contenu. Le discours de Liebknecht, paru en brochure, *Savoir c'est pouvoir*, fut parmi les premiers écrits socialistes qui m'influencèrent. J'appris par cœur un grand nombre de poésies révolutionnaires.

Malgré tous ces travaux, je n'avais encore été dans aucune assemblée, mais je suivais avec un ardent intérêt les comptes rendus et je connaissais les noms de tous les orateurs. Je voulus tout de même, une fois, assister à une réunion où l'un des chefs les plus en vue devait parler; et comme elle tombait par hasard un dimanche, mon frère m'y accompagna. On était en décembre, et un froid sec régnait depuis plusieurs semaines. Bien des gens étaient sans travail, et on observait le ciel avec angoisse pour y découvrir quelque promesse de neige. «Le Bon Dieu, lui aussi, oublie les pauvres gens», entendait-on dire de côté et

23 L'hebdomadaire, organe théorique du parti, fut fondé en 1883 par Karl Kautsky qui en était le rédacteur en chef.

d'autre. Ce dimanche-là, qui devait être si important pour moi, vit enfin tomber la neige tant désirée. Il fallait se frayer un chemin à travers les monceaux de neige. La réunion avait lieu dans la vaste salle d'un quartier ouvrier éloigné. Quand nous entrâmes, tout était déjà comble, on était serrés comme des harengs ; les assistants se frottaient les mains et tapaient des pieds pour se réchauffer. Mon cœur battait et je sentais mes joues s'empourprer, tandis que nous traversions la foule pour nous approcher de la tribune. J'étais la seule personne de mon sexe dans la salle, et tous les regards se dirigèrent sur moi avec étonnement quand je passai. Je ne pouvais apercevoir l'orateur qu'indistinctement, à travers un épais nuage de fumée de tabac. Il parlait du « mode de production capitaliste ».

Ce fut une nouvelle révélation pour moi. Tout ce que j'avais senti indistinctement, mais sans pouvoir formuler ma pensée, je l'entendais énoncer ici d'une façon claire et convaincante. L'orateur commença par faire allusion à la chute de neige, et s'en servit pour illustrer la perversion et l'ineptie de « l'ordre social actuel ». Dans une société raisonnable, cette neige serait considérée comme un événement tout naturel, un empêchement à la circulation ; aujourd'hui, on est obligé d'y voir la bonne fortune qui préserve de la faim des centaines de gens sans travail.

Ce n'est pas volontairement qu'ils chôment, mais par suite d'une organisation sociale stupide et d'une législation à courte vue qui en condamne d'autres à travailler jusqu'à l'épuisement.

Cette introduction se grava dans ma mémoire et ne cessa d'occuper mes pensées. Le jour de Noël, j'allai de nouveau à une réunion ; il y avait ce soir-là, outre moi, deux autres femmes. L'orateur parla des « oppositions de classes ». Il parla bien, d'une façon incisive, entraînante. J'entendis raconter l'histoire pénible de mes propres soirées de Noël

et je découvris que face aux privations des pauvres il y avait le superflu des riches.

Ces lamentables fêtes de Noël qu'il décrivait, comme je les connaissais ! Il me semblait entendre ma propre histoire. J'avais une folle envie de crier : « Je sais tout cela, je pourrais en dire long là-dessus ! » Mais je n'osais proférer une parole, je n'avais pas même le courage d'applaudir. Je croyais que cela n'était pas féminin et que seuls les hommes en avaient le droit. Et, de fait, on ne parlait que pour les hommes dans les réunions, aucun orateur ne s'adressait aux femmes, qui d'ailleurs n'étaient que clairsemées dans l'assemblée. Il ne s'agissait que des misères des hommes, que des afflictions des hommes. Je souffrais de ne pas entendre parler des ouvrières ; pourquoi ne s'adressait-on pas à elles aussi, pourquoi ne les appelait-on pas au combat ? La troisième réunion où je me rendis, et que je cite à cause de son caractère spécial, était une réunion d'électeurs. La police interdisait aux femmes l'entrée de ces assemblées politiques, mais je désirais vivement y assister. Les organisateurs cédèrent un jour à mes instances et me laissèrent entrer, mais je fus obligée de me tenir dans un coin reculé. Ce fut ce soir-là que j'entendis pour la première fois exposer le point de vue socialiste sur le militarisme. De nouveau s'effondrèrent en partie mes convictions d'autrefois. Jusqu'alors le militarisme m'était apparu comme une chose naturelle et indispensable. J'avais été fière de voir mes frères porter « l'uniforme de l'empereur », et celui qui n'eût pas accompli ce devoir patriotique n'aurait pas été un homme à mes yeux. Quand dans mes rêves de jeune fille je me représentais mon futur époux, l'aptitude militaire était une des qualités que je désirais lui voir posséder. Et voilà que cet idéal aussi était renversé à son tour. Le militarisme était dépeint comme une charge écrasante et je dus en convenir. La guerre, un massacre d'hommes, était faite, non pour défendre le pays

contre un ennemi sauvage et redouté, mais déchaînée dans l'intérêt des dynasties par le désir de conquêtes, ou par des intrigues diplomatiques.

Tout ce que l'on disait me paraissait tellement naturel que je m'étonnais de voir si peu de gens le comprendre.

Grâce à ces réunions, un monde nouveau s'était ouvert devant moi ; je sentais le pressant besoin d'une action personnelle. Je voulais aider et m'associer à la lutte mais je ne savais comment m'y prendre. De plus, j'avais été transformée par toutes ces influences. Je considérais comme de vrais ennemis ceux qui ne comprenaient rien à mon idéal politique, ou qui l'ignoraient volontairement. Je voulais discuter politique, je voulais convertir.

Je me mis à fréquenter avec mes frères et mes belles-sœurs une société que j'avais évitée jusqu'alors. On m'avait accusée d'être fière et orgueilleuse et on me disait toujours de ne pas mener ainsi une vie de recluse, mais de jouir de ma jeunesse. Lorsqu'il m'arrivait de les accompagner, je me considérais comme une victime. À présent, j'y allais volontiers, je voulais avoir l'occasion de parler de socialisme et j'étais d'avis qu'on pouvait mieux causer politique avec les hommes qu'avec les femmes.

Je n'appris que trop tôt combien je m'étais exagéré la maturité politique des hommes. Je voulais collecter pour la caisse des élections. Comme j'expliquais cela à quelques hommes qui formaient un joyeux groupe, l'un d'eux, un artisan, demanda : « Pour la caisse des élections ? Qui est-ce ? Ah ! oui, je sais, c'est ce garçon d'écurie qui a eu un accident²⁴. » Et c'est moi, jeune fille, sans droits politiques, qui eus à expliquer à ces hommes pourvus de leur droit de vote²⁵ ce qu'était la caisse des élections et pourquoi on devait collecter pour l'alimenter. Tout le monde me demandait d'où me venait cette « intelligence », et qui m'avait appris cela. Je fis aussi la quête dans la fabrique, auprès de quelques compagnes seulement, mais le cercle, d'abord

24 En allemand, les mots « caisse des élections » forment un seul mot (*Wahlkasse*) qui pourrait être pris pour un nom propre de personne.

25 En 1873, seulement 6 % de la population a le droit de vote, à savoir ceux qui paient un minimum d'impôts de dix gulden par an. En 1881, l'Autriche-Hongrie a environ 26 millions d'habitants, dont 1 732 000 ont le droit de vote.

En 1882, le taux d'impôts directs dont le paiement donne accès au droit de vote est réduit à cinq gulden par an.

En 1896, intervient une nouvelle réforme du droit de vote en Autriche, avec la création d'une cinquième « curie » qui comprend la « classe des électeurs généraux ». Les sièges des députés sont toujours répartis en faveur des privilégiés. En effet :

5 402 propriétaires fonciers élisent 85 députés

soit 1 député pour 63 électeurs ;

583 électeurs de la Chambre de commerce élisent 21 députés

soit 1 député pour 27 électeurs ;

338 500 électeurs des villes élisent 118 députés

soit 1 député pour 2 868 électeurs ;

1 387 572 électeurs de la campagne élisent 129 députés

soit 1 député pour 10 756 électeurs ;

5 500 000 « électeurs généraux » élisent 72 députés

soit 1 député pour 76 388 électeurs !

restreint, s'agrandit de plus en plus. Puis vint la propagande pour le chômage du 1^{er} Mai, qui me mit dans un état d'excitation fiévreuse. Je voulais y prendre une part active, et je cherchais des personnes partageant les mêmes sentiments. Parmi les ouvriers, j'en avais remarqué un qui portait un chapeau à larges bords et qui me paraissait être un social-démocrate. Je guettai une occasion de lui parler, et je fis une chose que je n'aurais jamais faite sans cela. Les ouvriers, avant de quitter le travail, se lavaient les mains dans la cour, et un grand nombre d'ouvrières s'y rendaient aussi. Je n'y étais jamais allée, pour ne pas être obligée d'entendre les propos qu'on y tenait, et qui me choquaient. Mais dès lors je me joignis à eux, et cela me donna l'occasion de parler au propriétaire du grand chapeau. Je ne m'étais pas trompée : c'était un ouvrier sérieux et intelligent, membre de l'association. Quelle joie pour moi de trouver dans la fabrique un camarade dont l'esprit était à l'unisson du mien ! En agissant, lui parmi les hommes, moi parmi les femmes, nous devions réussir, nous semblait-il, à instituer le chômage du 1^{er} Mai.

Et cependant nous n'y réussîmes pas. Les ouvriers dépendaient encore trop des patrons, il ne leur entrait pas dans l'esprit d'entreprendre quelque chose de leur propre initiative. On menaça de renvoi tous ceux qui ne se rendraient pas au travail le jour du 1^{er} Mai. Le dernier jour d'avril, je m'efforçai encore de provoquer parmi les ouvrières de ma salle une manifestation en faveur du 1^{er} Mai. Je proposai qu'à l'entrée du maître nous nous levions toutes, et que je lui présente notre requête. Cette levée en masse serait la marque de notre solidarité. Un grand nombre d'entre elles étaient sincèrement d'accord avec moi, mais les ouvrières plus anciennes, qui travaillaient dans la fabrique depuis des années, furent d'avis qu'on ne pouvait agir ainsi vis-à-vis du maître, de sorte que tout le monde resta assis lorsqu'il

entra. Je résolus donc de solliciter cette faveur uniquement pour moi. Cependant, le soir même, on fit savoir que ceux qui ne viendraient pas travailler le 1^{er} mai devraient rester chez eux jusqu'au lundi suivant. Cela m'effraya; j'étais pauvre: le 1^{er} mai tombait un jeudi; pouvais-je perdre la moitié d'une semaine? Cette frayeur ne m'aurait cependant pas retenue, mais je craignis surtout de recevoir mon congé définitif, et où aurais-je retrouvé une aussi bonne situation? Qu'adviendrait-il de ma pauvre vieille mère si je restais trop longtemps sans travail? Tout le sombre passé se dressait devant moi, et je me soumis, mais les poings serrés et le cœur plein de révolte.

Le 1^{er} mai, comme je me rendais à la fabrique, vêtue de mes habits du dimanche, je vis déjà des milliers de gens, la boutonnière ornée des insignes de ce jour et se rendant en hâte aux diverses réunions. Mon frère et son ami appartenaient aux heureux qui pouvaient chômer ce jour-là. Je ne saurais comparer à aucun autre le chagrin qui fut le mien et qui, de toute la journée, ne put s'effacer. Je m'attendais à chaque instant à voir les sociaux-démocrates faire irruption dans la fabrique, et nous en arracher. Je m'en réjouissais, les autres en avaient peur. Les volets de bois restèrent fermés toute la journée, pour qu'on ne brisât pas les vitres à coups de pierres.

Le jour de la paie, tous les ouvriers et toutes les ouvrières reçurent un petit avis imprimé sur lequel on lisait: « *En récompense de la fidélité au devoir de mon personnel le jour du 1^{er} mai, chaque ouvrier recevra deux gulden et chaque ouvrière un gulden.* » Je portai ma pièce d'argent, que j'aurais voulu jeter à la tête de mon patron, au bureau de la rédaction, et la destinai au fonds constitué pour les chômeurs du 1^{er} Mai. Je chômai moi aussi le 1^{er} Mai de l'année suivante; je ne me lassai pas un seul jour de faire de la propagande pour cela, et je suivis une très bonne tactique;

j'en éprouve aujourd'hui encore, après tant d'années, une vive satisfaction ; quelques-unes de mes compagnes étaient parentes de contremaîtres, et avaient, de ce fait, une situation privilégiée ; je les avais gagnées à la cause du 1^{er} Mai, et j'avais réussi à les enthousiasmer pour le but qu'on se proposait en chômant ce jour-là. Elles voulurent même faire partie de la députation qui devait aller présenter une pétition au patron, afin d'obtenir un congé le jour des travailleurs. C'était une véritable petite révolution que les femmes, les filles, les sœurs des contremaîtres soient partisans du 1^{er} Mai. Mon ami aussi avait loyalement accompli son devoir dans la section des hommes, et on nous accorda ce congé, à condition que nous remplacions la perte de leur salaire à tous ceux qui ne chômaient pas volontairement. Il nous fallut vider la petite caisse d'épargne que nous avions fondée en vue de Noël, car il se trouva trois ouvrières qui n'eurent point honte de se faire payer par nous ce jour de congé.

Peu de temps après, je prononçai mon premier discours public : c'était un dimanche après-midi, à la réunion de l'une des branches de l'industrie ouvrière. Je ne dis à personne où j'allais et, comme je sortais souvent le dimanche, pour visiter un musée ou quelque galerie de tableaux, ma sortie n'étonna point.

Cette assemblée se composait de trois cents hommes et de neuf femmes, comme je l'appris ensuite par le journal de l'association. Le travail féminin commençait à jouer un rôle important dans cette branche particulière de l'industrie ; à cause de son salaire inférieur, il était fort recherché des fabricants et sa concurrence déjà ressentie par les hommes. Aussi devait-on parler de l'importance de l'organisation syndicale, et on avait fait pour cette réunion une grande propagande parmi les ouvrières. Bien que dans une seule fabrique fussent employées des centaines d'ouvrières, neuf

seulement répondirent à l'appel. Lorsque le rapporteur communiqua ce fait, et que l'orateur le releva dans son discours, une grande honte m'envahit pour l'indifférence de mon sexe. Je me sentis atteinte personnellement. L'orateur dépeignait les conditions du travail féminin et traitait de criminel l'état d'infériorité où se complaisaient les ouvrières, leur manque d'ambition, et leur satisfaction béate, source de tous les autres maux. Il parla aussi du féminisme en général et c'est par lui que j'entendis mentionner pour la première fois le livre de Bebel *La femme et le socialisme*²⁶.

Lorsque l'orateur eut terminé, le président invita les assistants à se prononcer sur cette importante question. Je sentais que je devais parler. Je m'imaginais que tous les yeux étaient fixés sur moi, et qu'on attendait ce que j'avais à dire pour la défense de mon sexe. Je levai la main, et demandai la parole. On cria « bravo » avant même que j'eusse ouvert

-
- 26 *Die Frau und der Sozialismus* d'August Bebel parut en 1879. L'ouvrage connut tout de suite un grand succès dans la classe ouvrière, mais fut accueilli avec hostilité par les milieux bourgeois; il fut traduit en treize langues et atteignait en 1964 sa soixante et unième réédition allemande. L'auteur, qui avait 39 ans à l'époque de sa publication, y dépeint la situation de la femme, surtout celle de l'ouvrière, à différentes époques et dans les diverses couches de la société. Il y encourage les ouvrières à défendre leurs droits.
- « Le sujet le plus débattu au début par les femmes fut, en dehors de la situation des ouvrières, la question féministe. Si l'on pense que ce furent des ouvrières pauvres, ignorantes et sans éducation qui s'attaquèrent à un problème aussi difficile, on peut imaginer facilement qu'aucun de leurs mots n'aurait résisté à un examen sévère. Ce que l'on savait de la question féministe, on l'avait appris dans le livre immortel d'August Bebel... Chaque discours s'édifiait sur son contenu, et moins on était capable d'assimiler celui-ci à ses propres expériences et à ses opinions, plus on s'en tenait à la lettre. Mais l'expérience a prouvé que tous ceux qui ont une jeunesse pieuse derrière eux deviennent, une fois qu'ils se sont libérés des dogmes de la foi, les accusateurs les plus durs et les dénonciateurs les plus impitoyables des choses autrefois sacrées. La religion, le militarisme et la question féministe furent les chevaux de bataille de presque toutes les débutantes. »* (A. Popp, *Erinnerungen*, p. 44.)

la bouche, tant cela faisait sensation qu'une ouvrière voulût parler.

Comme je gravissais les marches qui conduisaient à la tribune, j'eus une sorte d'éblouissement et je sentis quelque chose qui me serrait à la gorge. Mais je me dominaï et tins mon premier discours. Je parlai des souffrances des ouvrières, de l'exploitation et de la misère morale et intellectuelle dont elles sont victimes. Et j'insistai surtout sur ce dernier trait, car n'est-ce point là la cause première de l'infériorité de leur situation ? Je parlai d'après mes propres expériences et d'après les observations que j'avais pu faire sur mes compagnes. Je réclamai pour mon sexe plus d'éducation, plus d'instruction, plus de lumières, et j'implorai les hommes de nous aider.

L'enthousiasme de l'auditoire fut sans borne ; on m'entoura, on voulut savoir qui j'étais ; on me prit d'abord pour une camarade travaillant dans la même branche et on me demanda d'écrire un article adressé aux ouvrières, dans le genre de mon discours et destiné au journal de l'association.

Cela n'était point chose facile. Je n'avais fréquenté l'école que trois ans, je n'avais aucune notion d'orthographe ni de grammaire, et mon écriture était comme celle d'un enfant, car je n'avais jamais eu l'occasion de la perfectionner. Je promis cependant d'essayer tant bien que mal.

La tête me tournait en rentrant à la maison. Une joie indicible m'inondait. Il me semblait avoir fait la conquête du monde. Je ne fermai pas l'œil cette nuit-là.

J'écrivis l'article, mais je m'y exprimai assez maladroitement ; il était court, et conçu en ces termes :

LA SITUATION DES OUVRIÈRES DE FABRIQUE

« Ouvrières ! avez-vous jamais réfléchi à votre situation ? Ne souffrez-vous pas toutes de la brutalité et de l'exploitation de vos soi-disant maîtres ? Il y a des esclaves salariées qui travaillent de l'aube à la nuit, tandis que leurs compagnes sont

sans travail et assiègent par milliers la porte des fabriques et des ateliers, sans pouvoir se procurer de l'ouvrage pour se préserver de la faim et se vêtir du nécessaire. Et le salaire lui-même est-il suffisant pour ce travail assidu et sans trêve?

Est-il possible à l'ouvrière non mariée de mener une existence digne d'un être humain? Et à plus forte raison à celle qui est mariée? Lui est-il possible, malgré un travail acharné, de subvenir aux besoins de ses enfants? Est-ce qu'elle ne doit pas pâtir et souffrir de la faim pour procurer à ceux-ci le nécessaire? Telle est la situation de la femme ouvrière, et si nous assistons oisives à tout cela elle ne deviendra jamais meilleure; au contraire, nous serons toujours davantage pressurées et foulées aux pieds.

Ouvrières, montrez que vous n'avez pas l'esprit totalement racorni et étiolé; réveillez-vous, et que les ouvriers, hommes et femmes, se tendent la main, en une commune alliance. Ne fermez pas l'oreille à l'appel qui vous est adressé. Adhérez à l'association qui veut rendre la femme capable pour la lutte économique et politique.

Assistez aux réunions, lisez les journaux des travailleurs, devenez des ouvrières conscientes du but à atteindre et des besoins de votre classe, dans les rangs du Parti ouvrier social-démocrate. »

Je dois citer ici un fait très heureux pour moi. J'ai dit ailleurs qu'après la mort de mon père mon frère aîné était allé dans le monde tenter fortune. Nous ne l'avions pas revu depuis plusieurs années et, plus tard, nous ne nous retrouvâmes que pour peu de temps. Mon frère était devenu social-démocrate, et un membre zélé du parti longtemps avant que je tinsse mon premier discours. La rumeur en était parvenue jusqu'à nous, on nous avait parlé de ses étranges conceptions qui lui faisaient considérer tous les hommes comme ses frères. C'est parce qu'il était socialiste, nous disait-on. Cela m'avait semblé tout à fait romantique,

et voilà que mes idées s'étaient développées ensuite dans le même sens. Notre mère, cependant, critiquait tout ce qu'elle entendait raconter des opinions de mon frère, sans se douter que, sous ses yeux, sa fille avait peu à peu acquis les mêmes convictions.

Je rencontrai un jour mon frère aîné à une fête d'ouvriers : grand fut mon bonheur de trouver dans ma propre famille quelqu'un en pleine communauté de sentiments avec moi. Il me mit en rapport avec plusieurs personnes qui, de loin, avaient déjà excité mon admiration.

Un jour je fus convoquée dans le bureau de mon patron. C'était la première fois que cela arrivait, et pourtant depuis sept ans déjà j'étais ouvrière dans cette fabrique. Aussi avais-je des battements de cœur en me dirigeant vers le bureau, suivie par les regards curieux de mes compagnes. Le fabricant m'attendait, le journal social-démocrate à la main ; ce numéro contenait un appel de fonds destiné à la création d'un journal social-démocrate pour les femmes ; je me trouvais parmi les signataires.

Le patron m'adressa la parole en m'appelant Mademoiselle, ce qu'il ne faisait pas généralement pour les ouvrières, et me demanda si je connaissais ce journal et si j'avais signé cet appel. Sur ma réponse affirmative, il me dit à peu près ceci : « Je n'ai pas d'ordre à vous donner sur la façon d'employer votre temps libre, mais voici ce que je vous recommande : dans ma fabrique, abstenez-vous de toute agitation dans ce but. Je vous interdis aussi toute collecte en faveur de votre mouvement. Je veux avoir la paix et la tranquillité dans ma maison. » En terminant, il ajouta ces mots : « Je veux encore vous donner cet avertissement en passant : vous êtes jeune et vous ne pouvez vous rendre bien compte de ce que vous faites ; mais rappelez-vous que la politique est une chose ingrate. »

Malgré mon intention d'obéir aux injonctions du patron et de ne pas créer d'agitation dans la fabrique, je ne pus m'en empêcher. La situation en effet était devenue pire à bien des égards ; on avait aboli beaucoup de faveurs. Alors que dans d'autres fabriques, grâce à l'influence du chômage du 1^{er} Mai, on avait réduit la journée de travail à dix heures, on travaillait encore onze heures dans la nôtre. Cela devait être notre punition pour avoir osé chômer le 1^{er} Mai. Notre

patron ne se distinguait nullement en cela de la plupart des autres. Il se considérait comme notre maître, comme celui qui nous donnait le pain ; nous tenions tout de sa magnanimité et nous devions lui en être reconnaissants. Parce que nous avions osé entreprendre une fois, de notre propre initiative, une action qui n'avait pas reçu son approbation, nous devions en être punis.

Plus tard seulement, alors que je n'étais plus dans la fabrique, on raccourcit d'une heure la journée de travail, mais en revanche on exigea de tous les ouvriers et ouvrières l'engagement écrit de rompre complètement avec moi et avec tout le parti socialiste.

Je voyais à présent les choses avec des yeux bien différents. On employait dans la fabrique un certain nombre de fillettes qui n'avaient pas encore atteint l'âge autorisé par la loi. Si on attendait la visite d'un inspecteur de fabrique, – et, chose curieuse, on en savait toujours le moment à l'avance – on obligeait ces enfants, au cas où on leur demanderait leur âge, à répondre qu'elles avaient déjà quatorze ans. Autrefois je me disais comme les autres : « Quel bon maître ! il prend sur lui tous les désagréments parce qu'il a pitié des pauvres gens. » Mais depuis que j'avais lu *La situation des classes laborieuses en Angleterre* d'Engels, je jugeais différemment. J'avais à présent d'autres conceptions sur le travail des enfants ; j'avais appris à considérer d'une façon objective ma terrible enfance passée dans les ateliers des « intermédiaires » et dans les fabriques, et j'étais arrivée à d'autres conclusions. Je remarquai en même temps que les ouvrières qui étaient dans la fabrique depuis leur enfance étaient justement les plus conservatrices et les plus réfractaires à tout sentiment de solidarité. Elles se considéraient comme une partie de la fabrique, sans s'apercevoir que de toute la richesse créée par elles une part minime leur revenait seule. C'étaient les créatures les plus humbles, les plus serviles

qu'il y eût, ne connaissant d'autre sentiment que celui de la reconnaissance pour leur bon patron qui leur donnait leur pain de chaque jour²⁷. L'œuvre que je poursuivais, avec celles de mes camarades qui partageaient mes vues, ne leur inspirait que de la haine et de l'horreur. Quoi d'étonnant si tout mon désir alors était de rendre l'inspecteur attentif à l'emploi de ces enfants de treize ans dans la fabrique ? Et comme on rangeait et nettoyait lorsque la visite de ce fonctionnaire était attendue ! Une véritable rage de propreté sévissait alors, tandis que de coutume on laissait la poussière et la saleté s'accumuler pendant des semaines.

Mes observations critiques s'étendaient aussi à d'autres domaines. Nous avions maintenant une caisse de secours pour les maladies et notre représentant auprès de la direction avait toujours été nommé jusqu'à présent par le patron de la fabrique, au nom des ouvriers. Je savais désormais que nous avions le droit de l'élire nous-mêmes. De concert avec les camarades nommés, je fis valoir ce droit. On en vint à s'assembler dans la cour de la fabrique, mais cela n'eut point de conséquence. Il éclata de violentes grèves ; on dut secourir des milliers de pères de famille pour les préserver de la faim, eux, leurs femmes et leurs enfants. Les associations n'avaient pas encore de fonds, la presse ouvrière demandait qu'on récoltât de l'argent et je me sentis le devoir de mettre à contribution mes camarades des deux sexes. J'obtins du succès auprès de la plupart d'entre eux.

27 Dans ses *Erinnerungen*, l'auteur consacre le dernier chapitre à « La nouvelle femme » : « *Le changement de l'organisation sociale auquel aspire la social-démocratie ne peut être mené à bien si les êtres humains ne changent pas eux aussi. On ne peut bâtir une société socialiste avec des gens accablés, sous-alimentés, résignés et condamnés à la soumission dès l'enfance jusqu'à la vieillesse. Mais, puisque ce changement exige aussi des êtres humains d'une autre trempe, ceci est surtout valable pour les femmes. Impossible que le sexe féminin reste privé de liberté, de droits, traité en inférieur lorsque le socialisme entamera sa marche triomphale* » (p. 93.)

Cependant le patron entendit parler de ces collectes. Je lui parus gênante et, un jour, il me fit appeler de nouveau. Il me dit de lui apporter quelque chose d'écrit par moi, car il désirait m'employer à une occupation différente. L'inquiétude me prit en pensant à mon orthographe et à ma vilaine écriture. Sur ce que je voulais écrire, je me faisais moins de souci. Je lisais justement les poésies de Goethe et je copiai une strophe de *Prométhée* qui me plaisait infiniment :

*Quand j'étais enfant,
Ne sachant à qui m'adresser,
Je levais mon œil inquiet
Vers le soleil, comme s'il y avait au-dessus de lui
Une oreille pour entendre ma plainte,
Un cœur comme le mien pour avoir compassion
de l'opprimé.*

Je fus appelée dès le lendemain à prendre la place d'une comptable malade. Quelques années auparavant, cet événement m'aurait causé un plaisir sans bornes. Quelle joie c'eût été de ne plus être ouvrière de fabrique ! J'aurais considéré comme un jeu d'enfant toutes les difficultés à surmonter. À présent, j'avais des sentiments tout différents. Cela me pesait d'exercer un emploi pour lequel me manquaient les connaissances les plus élémentaires. J'étais capable de faire du calcul mental, mais je n'avais aucune notion de comptabilité et j'avais oublié depuis longtemps le peu que j'avais appris dans la troisième année de l'école primaire, en fait de multiplication et de division. Cependant, si ce nouveau poste m'avait inspiré de l'enthousiasme, apprendre ne m'eût pas fait peur ; mais cela m'éloignait de mes camarades. Je ne pouvais plus faire de propagande. Depuis mon premier discours, les réunions m'absorbaient de plus en plus. Il y en avait chaque dimanche, souvent plusieurs fois par semaine, auxquelles je devais parler. Or, au comptoir, j'étais occupée une heure de plus le soir et il était alors trop tard pour se

rendre encore aux réunions ; il est vrai que, dans l'ensemble, ma journée de travail était devenue plus courte ; je ne commençais le matin qu'à huit heures et j'avais deux heures libres au milieu du jour, ce qui me permettait de rentrer à la maison ; je gagnais aussi un gulden de plus. Mais cela ne me donnait point de satisfaction ; seule l'activité politique me rendait heureuse. Lorsque la comptable malade fut rétablie, je retournai dans la salle de fabrique, ce que je préférais à cet emploi de bureau pour lequel je n'avais aucune préparation et où personne ne m'enseignait à combler mes lacunes.

J'étais devenue l'objet de l'attention générale. On parlait de mes discours dans les journaux, et la police me somma de justifier les accusations que j'avais lancées dans les réunions sur des cas certains d'exploitation d'ouvrières et de mauvais traitements à des domestiques²⁸.

Le mouvement m'accaparait toujours plus. J'étais devenue membre du comité directeur d'une association d'ouvrières, et je devais prendre part à un grand nombre de séances. Mon activité me prenait tout entière et j'étais prête à tous les sacrifices. Souvent, j'étais obligée de renoncer à mon repas de midi pour avoir de quoi payer les droits d'entrée exigés aux portes de la ville après l'heure réglementaire, lorsque je rentrais tard à la maison. Je mangeais alors à midi pour quelques kreuzer de soupe avec un morceau

28 À la fin de 1890, Vienne comptait 1 364 584 habitants, dont 91 752 travaillaient comme domestiques : un Viennois sur quatorze était domestique. Le nombre des domestiques féminins se montait à 86 486, c'est-à-dire 94,27 % de la totalité. Et, comme il y avait en 1890 à Vienne 702 597 femmes, une Viennoise sur huit était à cette époque domestique. 75 959 des domestiques féminins étaient des immigrées des pays de la Couronne sans aucun soutien et aucune possibilité de repli. C'est probablement une des raisons qui expliquent précisément pourquoi cette catégorie de femmes, dont 24 986 avaient entre onze et vingt ans, vivaient dans un tel état de dépendance : elles devaient servir, elles ne connaissaient pas d'autre voie de salut. (D'après Fritz Winter, *Statistisches, Dokumente der Frauen*, Vienne, 1900.)

de pain. Ma mère ne devait pas savoir que mon œuvre me coûtait de l'argent. Il fallait me priver secrètement pour la tromper, car si elle avait soupçonné que mes allocutions dans les assemblées représentaient une dépense nos rapports seraient devenus encore pires.

C'est à la bibliothèque de l'association que j'empruntais les livres qui servaient à m'instruire. Je parlais sur « la presse et la littérature », sur « l'utilité et le but de l'Association », plus volontiers encore sur la « situation des ouvrières », car je parlais alors d'après mes propres expériences; mes souffrances étaient les souffrances des autres. Mon activité se déployant dans des conditions particulièrement difficiles, on sentait d'autant plus dans mes paroles la vérité dont elles étaient l'écho, et la détresse profonde que j'éprouvais moi-même. Lorsque j'en encourageais d'autres à vaincre tous les obstacles, ce n'était pas dans ma bouche de simples phrases car j'avais, moi aussi, à lutter d'une façon continuelle contre les pires difficultés, contre la détresse matérielle et contre la douleur morale que j'avais à subir à cause de ma mère. À ce moment-là, déjà, des propos malveillants circulaient sur la vie luxueuse des dirigeants sociaux-démocrates. Ils parvinrent aux oreilles de ma mère et, comme on lui avait dit que dans les journaux on m'appelait aussi un dirigeant, ma situation n'en devint que pire. Pourquoi dans ce cas ne donne-t-on pas à ma fille les moyens de mener une vie aussi brillante? demandait-elle. Je devais avoir recours à une série de petits mensonges pour me rendre ma mère plus favorable.

À côté de tout cela, je souffrais d'une alimentation insuffisante et des effets d'une double tâche, travail de onze heures dans la fabrique et jusqu'à deux et trois fois par semaine des séances et des réunions qui, en ces temps troublés, ne se terminaient qu'assez tard dans la nuit. Mais le pire de tout ce fut un certain samedi soir où j'avais à parler,

dans un district éloigné, de la question du féminisme et d'où je ne revins qu'à minuit ; le lendemain matin, dès cinq heures, je devais me rendre à une gare éloignée d'une heure environ et faire un voyage de trois heures pour assister à une réunion en province²⁹. De nouveau, je ne retournai chez moi qu'à minuit, et je fis une heure de marche sans avoir fait un seul bon repas dans la journée ni même mangé à ma faim. À la maison je ne devais rien laisser paraître de tout cela. Contenant à grand-peine les larmes d'angoisse qui m'étouffaient, je devais faire croire à ma mère que mon voyage m'avait rapporté quelque argent. Si mes camarades de la province avaient eu le moindre soupçon des circonstances où je me trouvais, elles n'auraient certainement pas permis que j'endure toutes ces privations. Mais je n'avais pas les moyens de dépenser, et je ne voulais rien accepter des autres. Peut-être ce point de vue apparaît-il quelque peu exagéré ; il n'était pourtant qu'une des conséquences logiques de mes idées d'alors.

Le jour suivant, je devais être de retour à sept heures à la fabrique, fatiguée et manquant de sommeil. Après avoir travaillé une heure environ, je fus subitement prise d'un vertige et je tombai de ma chaise sans connaissance. On me ramena chez moi ; un médecin m'examina et me

29 « Les femmes qui, à cette époque-là, se rendaient en province pour œuvrer pour le socialisme furent jugées d'une manière curieuse. C'était quelque chose de si nouveau, qui enfrenait toutes les traditions que de voir une femme se produire comme oratrice, qu'on ne voulait pas croire qu'on avait vraiment affaire à des femmes. Ainsi on racontait qu'après une réunion de mineurs en Styrie les gens s'étaient posé des questions sur la véritable identité de l'oratrice. Impossible de croire qu'elle n'était qu'une jeune fille tout à fait ordinaire. Pour parler de cette manière, il fallait venir d'un milieu particulier. Et de conclure que l'oratrice était certainement une archiduchesse. Après une réunion de tisserands en Moravie, par contre, on s'était demandé si l'oratrice n'était pas un homme déguisé. Car seuls les hommes savent parler ainsi. » (A. Popp, *Erinnerungen*, p. 43.)

recommanda de nouveau une bonne nourriture, de l'air pur et beaucoup de sommeil ! Mais je n'avais qu'un désir : me rétablir promptement et m'instruire assez pour être à la hauteur de ma tâche. Depuis cette rechute, je vivais dans une crainte perpétuelle. Au milieu d'un discours, tout commençait à tourner autour de moi, il me semblait que j'allais perdre conscience, et il me fallait une énergie surhumaine pour vaincre ma frayeur.

Lorsque je refis un voyage en province, je décidai ma mère à m'accompagner ; sa présence m'inspirait de la sécurité et j'avais moins peur. Pour la première fois, elle m'entendit parler dans une assemblée devant des centaines d'auditeurs ; elle fut témoin des applaudissements qui accueillirent mes paroles et de la considération avec laquelle des hommes sérieux lui parlèrent de moi. Elle se mit à pleurer, non que, comme les autres, elle fût émue de mon discours, mais par pitié et parce qu'elle avait l'impression que ce long discours à haute voix était préjudiciable à ma santé. Le sens de mes paroles lui échappait complètement. Comme elle ne pouvait lire une ligne et que son vocabulaire allemand était assez pauvre, en raison de son origine bohémienne, elle était incapable de comprendre ce que j'avais réussi à exprimer. Ce fut toujours un grand chagrin pour moi de ne trouver aucune sympathie et aucune compréhension chez ma mère, à laquelle j'étais si profondément attachée.

Dans la fabrique, mon malaise allait grandissant. Sur toutes les lèvres on pouvait lire cette question : jusqu'à quand ? Les autorités faisaient toujours plus attention à moi. La police secrète vint dans notre maison prendre des informations sur mon compte. Ma mère qui le sut en fut très alarmée. Moi, j'étais inquiète à cause d'elle. Que deviendrait-elle, si on me mettait en prison³⁰ ? Mais il m'était

30 « Il n'y avait, au début du mouvement des femmes travailleuses, pratiquement aucune oratrice qui n'ait connu la prison. » (A. Popp,

impossible de renoncer à mon activité. J'étais trop pénétrée et trop enthousiasmée du but socialiste à atteindre. Un jour, on m'envoya à la fabrique un journal annonçant que le Conseil d'État avait ordonné mon arrestation. « Que dira ma mère ? », telle fut ma première pensée. Le journal avait exagéré : il ne s'agissait que d'une enquête qu'on avait introduite et qui fut suspendue à quelque temps de là.

Lorsque je fus appelée, bientôt après, à consacrer tout mon temps à l'association des ouvrières et à collaborer à un journal pour les ouvrières³¹, j'obtins du directeur de la

Erinnerungen, p. 51.)

- 31 *L'Arbeiterinnen-Zeitung* (voir introduction). A. Popp resta le rédacteur en chef jusqu'à l'arrêt du journal en 1934. Luise Kautsky-Freiberger, la secrétaire de Friedrich Engels, Eleanor Marx-Aveling, la fille de Karl Marx, Laura Lafargue, une autre fille de Marx, et Frieda Bebel, la fille d'August Bebel, entre autres, en furent les collaboratrices permanentes. A. Popp raconte, à propos de sa première journée de travail dans la rédaction du journal : « Je ne peux pas affirmer que c'est d'un pas allègre que je me dirigeais vers la rédaction de l'Arbeiter-Zeitung dans l'Amerlingstrasse. En public, je me montrais courageuse et énergique, surtout quand j'avais affaire à un commissaire de police en service mais, dans mon for intérieur, je nourrissais des sentiments tout à fait différents. L'angoisse, la timidité et les battements de cœur, je les dissimulais derrière une apparence tranquille. Les camarades Bretschneider et Reumann, qui à l'époque travaillaient comme rédacteur et secrétaire, m'accueillirent cependant aimablement et me montrèrent ma place à la table de conférence au milieu de la pièce. Il n'y aurait pas eu de place pour un troisième bureau dans cette pièce qui servait de rédaction et de secrétariat en même temps. C'était par une maussade journée d'octobre... les camarades se frottaient les mains de froid. Moi aussi, j'avais froid et j'aurais volontiers montré mon adresse à allumer un feu. Mais j'étais consciente d'une chose : qu'il était important de montrer aux camarades que j'étais leur égale. C'est pourquoi je devais m'abstenir de tout ce qui m'aurait donné le cachet d'une "main-d'œuvre d'appoint féminine"... J'avais peur de devenir finalement la bonne à tout faire et ne réagis pas aux grelottements des camarades. Finalement ce fut le camarade Reumann – qui était toujours bien disposé à l'égard du mouvement des femmes travailleuses et devint plus tard le premier maire social-démocrate de Vienne – qui

fabrique un certificat qui témoignait de mon zèle et de mon extraordinaire aptitude au travail. Il me le remit avec ces paroles : « Je vous souhaite d'être aussi appréciée dans votre nouvelle sphère d'activité que vous l'avez été ici. »

À présent mon bonheur était complet. C'était en effet la sphère d'activité qui comblait tous mes vœux, mais que j'avais crue hors de mon atteinte. C'était pour moi la Terre promise. Ma mère, cependant, ne prenait aucun plaisir à ma nouvelle situation. Elle eût préféré me voir rester dans la fabrique et me marier ensuite. Cette femme âgée dont la vie n'avait été qu'une longue chaîne ininterrompue de souffrances et de privations, qui, dans des circonstances lamentables, avait tous les deux ans donné le jour à un enfant qu'elle nourrissait à son sein pendant seize à dix-huit mois, afin de se préserver d'une nouvelle grossesse, cette femme vieillie avant l'âge et courbée prématurément sous le joug d'un dur travail ne pouvait se représenter pour sa fille de meilleur sort qu'un bon mariage. Bien marier sa fille, c'était là toute sa pensée et toute son aspiration, et à l'époque où je travaillais encore à la fabrique j'étais persécutée si je me défendais contre un mariage dont le seul but eût été d'alléger mon sort et de me libérer de la fabrique. Ma mère considérait comme la vraie destinée de la femme de se marier et d'avoir des enfants.

Flattée au début par les louanges qu'elle entendait sur mon compte, elle changea bien vite d'attitude lorsqu'elle s'aperçut que j'étais décidée à consacrer toute ma vie à la cause qui m'intéressait. Plus je parlais en public, plus elle devenait malheureuse.

Sans avoir positivement de la religion – la vie avait été trop dure envers elle pour que ce fût le cas –, elle tenait

se mit à l'œuvre et alluma le poêle. Le lendemain ce fut le tour du très aimable camarade Bretschneider. C'est alors que je me dis que désormais plus rien ne pouvait m'arriver si je faisais de même. »
(*Der Weg zur Höhe*, p. 25.)

cependant beaucoup à l'apparence. Mes opinions, maintenant hostiles à la religion, excitaient son mécontentement, et elle se mit à répéter tout ce qu'elle entendait raconter sur les socialistes par des gens ignorants ou malveillants. Elle me froissait et m'offensait sans cesse par ses vilains propos sur le parti auquel je m'étais rattachée. Mon activité toujours croissante m'obligeait souvent à rentrer le soir à des heures tardives, ce qu'une jeune fille convenable, disait-elle, ne devait jamais faire; elle commença à avoir honte de moi. Quand je rentrais fatiguée et harassée, elle m'attendait pour me faire une scène et pour me maudire. Si je revenais avec la satisfaction d'avoir pu agir d'une façon utile, cette joie m'était empoisonnée par les sarcasmes que j'avais à subir de la part de ma mère. Souvent je restais des heures dans mon lit à pleurer amèrement de ce que la destinée me fût si contraire. À présent que mon activité m'enthousiasmait et me donnait de la joie et de l'entrain, j'étais condamnée à souffrir parce que ma mère était trop âgée pour comprendre mes sentiments.

Et cependant je ne songeais pas à me séparer d'elle. Nous avions partagé tant de souffrances; ne devions-nous pas rester ensemble à présent que les ombres noires s'étaient éloignées de moi? En effet, depuis que ma vie était devenue si intéressante, les tristes souvenirs du passé s'effaçaient de plus en plus de ma mémoire.

Je me sentais assez forte et bien portante pour supporter les plus grandes fatigues dans l'activité que j'avais choisie librement. Seule l'aversion de ma mère pesait toujours plus lourdement sur moi. Elle m'entravait dans mon développement et il me semblait traîner après moi une lourde chaîne.

Je veux rappeler avec reconnaissance une tentative qui fut faite pour ramener ma mère à de meilleures dispositions et la réconcilier avec mon activité.

Friedrich Engels voyageait sur le continent et je fis sa connaissance. Il gagnait les cœurs par son amabilité, de sorte qu'on n'avait pas vis-à-vis de lui le sentiment d'être en présence d'un des « très grands » de l'Internationale. Peu de femmes encore travaillaient pour le parti, mais les dirigeants considéraient leur collaboration comme utile³². Aussi Friedrich Engels s'intéressa-t-il à mon développement. En causant avec lui, je fus amenée à lui raconter ce qui me pesait le plus sur le cœur, c'est-à-dire lui parler de ma mère. Il voulut m'aider et aplanir le chemin de ma vie. Avec August Bebel il vint me voir dans mon modeste logement de faubourg. Ils essayèrent de persuader la vieille femme qu'elle avait lieu d'être fière de sa fille. Mais ma mère, qui ne savait ni lire ni écrire et qui n'avait jamais rien compris à la politique, ne saisit pas du tout les bonnes intentions des deux dirigeants. Ils étaient tous deux célèbres à travers l'Europe ; par leurs paroles et leurs écrits révolutionnaires ils avaient mis en mouvement les autorités du monde entier ; mais, sur la pauvre vieille, ils n'avaient fait aucune impression, elle ne connaissait pas même leurs noms.

32 Ce fut loin d'être toujours le cas, et surtout pas à tous les niveaux de la collaboration. A. Popp revient souvent sur ce problème. Elle comprit que les femmes social-démocrates devaient changer la mentalité des hommes pour que le mouvement des femmes travailleuses puisse devenir une des forces motrices du parti. Elles avaient à prouver que la société capitaliste était aussi leur ennemi. Les controverses entre hommes et femmes à l'intérieur du parti se poursuivirent aussi au sujet du droit de vote : *« Au début, les camarades hommes ne furent nullement ravis de l'intention des femmes de manifester en faveur de leur propre droit de vote. Certains craignaient que les femmes ne se rendent ridicules, entraînant ainsi le parti. D'autres se moquaient de la naïveté de leurs camarades femmes qui ne songaient qu'à la conquête de leur propre droit de vote. »* (A. Popp, *Der Weg zur Höhe*). Ailleurs, elle écrit : *« Oui, ce fut un chemin difficile que les camarades femmes avaient à parcourir pour se faire apprécier aussi dans le parti et pour être reconnues comme compagnons de lutte. »* (*Der Weg zur Höhe*, p. 126.)

Dès que nous fûmes de nouveau seules, elle me dit, d'un air dédaigneux : « Ce sont des vieux comme ça que tu amènes ! » Dans chaque homme qui entra chez nous elle voyait un prétendant pour moi et, comme son ardent désir était de me voir mariée, elle les considérait tous à ce point de vue. Nos deux visiteurs, dont l'un était un vieillard et l'autre d'âge à être mon père, ne lui semblaient nullement qualifiés pour épouser sa fille encore jeune. J'aurais volontiers satisfait au désir de ma mère en me mariant, mais je ne pouvais me décider à renoncer à mon idéal, uniquement pour être casée et pour vivre à l'abri de la misère. J'étais devenue pour cela trop indépendante de pensée, et trop persuadée que le socialisme non seulement était nécessaire, mais qu'il agirait pour le salut du monde. Ces convictions étaient devenues inébranlables en moi et, quand je pensais au mariage, je rêvais d'un homme qui partagerait mon idéal. De lui j'attendais non seulement le bonheur réservé à des êtres unis par une même conception et poursuivant un même but, mais je voulais qu'il contribuât à mon propre développement. Ce bonheur m'échut en partage.

Je trouvai un mari qui possédait les mêmes convictions que moi et dont le caractère répondait à l'idéal dont j'avais rêvé³³ ! Il n'avait pas de plus grande joie que de voir

33 Dans la notice sur l'Autriche du *Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier international*, on peut lire p. 236 au sujet de Julius Popp, né le 5 avril 1849 : « Orphelin, Julius Popp fut élevé par son grand-père, cordonnier, dans un village de Moravie. À l'âge de douze ans, il arriva à Vienne où il apprit le métier de cordonnier. Très tôt, il milita au sein de l'organisation professionnelle des cordonniers et de l'association d'éducation ouvrière de Vienne. Au cours des luttes de tendances entre les sociaux-démocrates dans les années 1880, il fut l'un des chefs de file des "radicaux". Il était alors président du syndicat des cordonniers et rédacteur de leur organe professionnel. En 1887, il se lia d'une amitié très profonde avec Victor Adler et le seconda dans ses efforts pour unifier le mouvement ouvrier et créer le Parti social-démocrate autrichien. Il fut président du congrès historique de Hainfeld, fin décembre 1888,

mon enthousiasme à l'égard du parti pour lequel il avait déjà souffert et fait des sacrifices, longtemps avant que je le connusse. Il partageait tous mes soucis et toutes mes peines, m'aplanissant la voie autant qu'il était en son pouvoir.

Il se privait souvent de bien-être personnel pour faciliter mon action parmi les ouvrières. La femme n'avait pas d'ami plus compatissant que lui et il me raconta plus d'une fois combien cela le faisait souffrir de voir des femmes, des créatures souvent faibles et délicates, accroupies par terre, à genoux, dans la saleté, pour nettoyer les parquets. Il parlait en termes amers des hommes qui dépensaient à boire ou à jouer la moitié de leur paie de la semaine, tandis qu'à la maison la femme et les enfants souffraient de la faim. Il honorait l'ouvrière, non seulement chez la femme qui travaille au-dehors et gagne de l'argent, mais aussi chez la femme qui s'occupe du ménage, et qui est également l'esclave du travail ; il s'indignait de l'injustice qui fait considérer comme un jeu la besogne fatigante et souvent épuisante qu'elle accomplit.

Le matin, avant de quitter la maison avec lui, je faisais notre chambre et mettais tout en ordre. Il ne trouvait pas naturel de rester pendant ce temps tranquillement assis à lire son journal, et il était d'avis que je m'acquittais d'une tâche que mon strict devoir ne comportait pas.

et fut délégué au congrès de fondation de la II^e Internationale, en juillet 1889 à Paris. Homme de confiance d'Adler, il eut à faire face à des tâches particulièrement ardues. Membre du comité directeur du parti, il fut le coéditeur et l'administrateur de l'Arbeiter-Zeitung et en même temps le trésorier du parti. Il représenta la direction aux conférences des partis nationaux de l'Empire ainsi qu'aux congrès à l'étranger. En 1894, il épousa la jeune militante Adelheid Dworak, ultérieurement l'une des dirigeantes les plus éminentes du mouvement socialiste des femmes. Popp, qui jouissait de la considération générale et présida à ce titre de nombreux congrès du parti, souffrit pendant de longues années d'une maladie de la colonne vertébrale qui devait l'emporter le 16 décembre 1902. »

Ma mère tenait notre ménage mais, avec son idée profondément enracinée que la place d'une femme est à la maison, elle avait peine à cacher son amertume de ce que je ne restais pas exclusivement au foyer. Pour prévenir sa mauvaise humeur, je devais consacrer bien des heures, quelquefois des demi-journées, à des travaux domestiques que n'importe qui d'autre aurait pu faire. Il me fallait alors rattraper la nuit le temps que j'avais perdu pour mes travaux écrits ou ma culture intellectuelle.

Ma mère s'était vivement opposée à ce mariage. Elle ne me pardonnait pas d'avoir épousé un homme qui aurait pu être mon père. Mais elle était bien obligée de reconnaître sa valeur et l'élévation de sa nature. Elle l'estimait beaucoup, et plus tard elle eut une vraie sympathie pour lui. Que de fois cet homme usé et fatigué s'asseyait auprès d'elle, pendant des heures, s'appliquant à lui faire comprendre toute la beauté de la cause du socialisme. Il lui parlait du Christ et de son œuvre, pour mieux l'éclairer. Elle donnait souvent son assentiment, mais le lendemain elle recommençait à parler comme la veille. Elle avait passé l'âge où l'on peut adopter des conceptions nouvelles.

XII

Lorsque dans la quatrième année de mon mariage j'attendis mon premier enfant, je me mis à m'occuper beaucoup du ménage et remplaçai ma mère à la cuisine. Ce qui avait été son désir excitait maintenant sa jalousie. Elle se voyait supplantée par moi, et quand mon mari vantait mes capacités de bonne ménagère elle cherchait à les dénigrer. C'était touchant d'entendre mon mari lui expliquer combien il était honorable pour sa fille d'avoir appris, sans école et sans instruction, tout ce qu'on enseignait à d'autres avec peine. Je souffrais beaucoup de ces persécutions de ma mère; ce n'était pas de la méchanceté de sa part, mais c'était la douleur et la déception que je lui avais causées qui se traduisaient ainsi. Elle avait tant souhaité mon mariage, comptant bien qu'une fois mariée je deviendrais une femme comme les autres, et que mon activité dans les réunions prendrait fin. Et maintenant que j'étais mariée, voilà que je n'en étais pas devenue moins active, et que mon mari vivait pour la même cause. Quand nous rentrions le soir, elle nous attendait assise dans son lit, en poussant des gémissements désespérés. Elle nous faisait à tous deux d'amers reproches; mon mari avait trop d'égards et de délicatesse pour lui adresser jamais une parole dure, mais combien il en souffrait lui aussi, et combien il devait se contenir et se dominer! Elle se moqua de nous quand il m'encouragea à me faire instruire par un professeur, parce que je me sentais trop faible en orthographe et en grammaire. Il m'encouragea également à apprendre des langues étrangères, assuré qu'avec une culture supérieure et des connaissances plus étendues je servais d'autant mieux la cause du prolétariat.

Plus tard, quand nous eûmes des enfants, il me sembla que j'allais succomber sous le poids de mon double fardeau.

Il m'arrivait de m'asseoir à une table et d'écrire un article avec un nourrisson remuant sur les bras, alors qu'il me restait à faire tout l'ouvrage de la maison. Je n'avais d'autre aide que ma mère pour le ménage, et celle-ci avait plus de soixante-dix ans et était usée. Si nous avions pu faire à notre tête, mon mari et moi, il y a longtemps qu'elle aurait cessé tout travail, mais elle refusait de céder sa place à quelqu'un d'autre. Elle avait toujours peur d'être de trop, et c'est ainsi qu'elle se cramponnait à une activité qui dépassait ses forces. Je devais donc travailler jour et nuit.

Quand mon enfant eut quatre mois, j'étais si affaiblie qu'un jour, après l'avoir allaité, je perdis connaissance. La défense du docteur de nourrir mon enfant me mit au désespoir. Je me sentais diminuée, et mon enfant m'inspirait une grande pitié. Tout cela aurait pu m'être épargné si je n'avais pas eu à porter une charge plus que double. Tourmentée par la pensée que j'étais incapable de remplir mes devoirs, j'aurais volontiers renoncé à toute autre chose pour me consacrer à mon enfant tant que celui-ci avait le plus besoin de moi. Ce fut mon mari qui m'encouragea à continuer. Il me représenta que si je me retirais de toute activité politique, dans ce conflit entre mes devoirs maternels et ceux de ma carrière, je me préparais des regrets pour plus tard alors que l'enfant ne dépendrait plus exclusivement de mes soins.

Lorsqu'après la naissance de notre second enfant ces conflits se renouvelèrent avec plus de force encore, mon mari se rendait déjà compte qu'il n'avait plus une longue vie devant lui, et que je resterais le seul appui et la seule éducatrice de nos enfants. Même avant la naissance du second, il s'était senti très malade et avait prévu sa fin prochaine. Souvent il se reprochait de s'être mis sur mon chemin et de m'avoir demandée en mariage. Il voyait clairement la difficulté qu'il y aurait pour une femme à travailler en

élevant deux enfants. Cependant, même dans les conditions si difficiles où nous vivions, il n'essayait jamais de me détourner de mon activité au sein du parti. Si j'étais appelée à m'absenter quelques jours pour des réunions, je lui disais souvent : « Dis-moi donc une bonne fois que tu ne veux pas que je te laisse avec les enfants, cela me donnera la force de me retirer. » Il me répondait alors avec sa bonté si simple : « Personnellement et pour l'amour des enfants, je préférerais que tu restes ici, mais comme membre du parti je désire que tu ne te laisses pas détourner de ton devoir. » Et pendant mon absence il m'écrivait tous les jours des lettres détaillées sur lui et sur les enfants. Il n'omettait aucun fait propre à me rassurer. Malgré son lourd fardeau de travail et la grande responsabilité qu'il avait à porter, il trouvait encore le temps de surveiller les enfants et de s'occuper de leur santé.

Je sais donc trop combien est difficile l'activité publique pour une mère, et les sacrifices qu'elle coûte. Que de privations mon mari s'est imposées pour faciliter à sa femme une tâche qu'il considérait utile à la classe ouvrière ! Mais en même temps j'ai pu faire l'expérience qu'une union basée sur une harmonie de vues complète est une union heureuse et sans nuages, pourvu que le mari sache reconnaître les capacités de sa femme et ne se contente pas de l'admiration qu'elle peut avoir pour ses capacités à lui.

Hélas ! notre bonheur ne fut pas de longue durée. C'est à peine si nous eûmes neuf ans de vie commune. Combien il eût désiré vivre pour jouir avec ses enfants d'un avenir peut-être plus propice ! Cela ne lui fut pas accordé. Depuis longtemps déjà, je savais que ses jours étaient comptés. Dès la seconde année de mon mariage, le médecin m'avait prévenue qu'il était dans un état dangereux et m'avait préparée à sa fin qui pouvait être subite. Je fus témoin des souffrances qu'il endura pendant toutes ces années et souvent,

saisie d'une frayeur mortelle, je me réveillais brusquement de mon sommeil quand je l'entendais gémir et, devenu tout blême, faire de pénibles efforts pour trouver son souffle. Quelquefois, dans son angoisse, il sautait hors de son lit, tourmenté par d'atroces douleurs de tête. D'autres fois, c'étaient des crampes aux pieds, ou des insomnies provoquées par un vide horrible dans la tête. Tout cela me causait les plus pénibles soucis, mais j'étais obligée de les cacher.

Un jour, au retour d'un long voyage de propagande, voyage que j'avais entrepris sur son désir exprès, je le trouvai si malade que j'allai immédiatement chercher le médecin. Mon mari ne quitta plus, dès lors, le lit de maladie où il ne s'était mis que sur beaucoup d'instances de notre part.

Je ne l'avais jamais connu que malade et fatigué. J'ai raconté plus haut que je mettais mes plus beaux vêtements quand j'allais, simple ouvrière de fabrique, acheter le journal socialiste. C'est là que je vis mon futur mari; il était souffrant, et portait d'habitude un foulard de soie grise autour du cou. Quand nous nous rencontrâmes plus souvent, il me parla de son existence solitaire, de sa mansarde froide dans laquelle il grelottait et que personne ne lui chauffait. Il me décrivit sa vie inconfortable dans les restaurants et les cafés, si préjudiciable à sa santé.

Je ne songeais pas alors que je deviendrais jamais sa femme. Mais j'appris à l'estimer de plus en plus et j'éprouvai pour lui une vraie sympathie. Sa raison si sûre et son caractère énergique m'en imposaient. Sans qu'il fît rien pour cela, je sentis naître en moi le désir d'embellir sa vie et de le sortir de sa triste solitude. Dans les diverses circonstances où je me suis trouvée, j'ai pu apprécier ses conseils sages et judicieux et je n'ai jamais eu à regretter de les avoir suivis.

Il fut le premier homme à m'inspirer une sympathie croissante, à mesure que je le connaissais mieux. Dans mon

for intérieur, je me demandais si je pourrais être heureuse avec lui et bien des semaines avant qu'il m'eût dit un mot de son amour je me considérais déjà comme lui appartenant. Jamais je ne me suis repentie d'avoir contracté cette union qui, d'une jeune fille trop austère, a fait de moi une femme heureuse et épanouie.

Cependant, lorsque je me rendis compte du danger constant qui menaçait mon mari, les soucis revinrent, les soucis rongeurs et secrets.

Informée par le médecin que toute émotion pouvait lui être fatale, je m'efforçais sans cesse d'éloigner de lui toute cause d'agitation. J'y réussissais difficilement et rarement : il était de ces hommes consciencieux à l'excès et décidés à accomplir leur devoir au prix de n'importe quel sacrifice, sans égards pour eux-mêmes ; aucun de ceux qui l'entouraient, sauf moi, ne se doutait par conséquent de tous les soins et de tous les ménagements qu'exigeait son état. Quelle énergie ne lui avait-il pas fallu pour suffire à la tâche qu'on attendait de lui !

Si nous avions été dans une bonne situation matérielle, et s'il avait pu s'accorder une seule fois un repos complet, déchargé de tous les soucis qui pesaient sur lui, il aurait probablement pu vivre quelques années de plus. Mais il ne connut ni le repos, ni les précautions, ni les vacances, en grande partie à cause du sentiment exagéré qu'il avait de sa responsabilité. Il n'eut donc pas le bonheur de vivre assez longtemps pour assister à la grandeur et à la puissance croissantes de la classe ouvrière, pour laquelle il avait été prêt à tout instant à sacrifier sa vie.

Au début ma mère sympathisa avec moi. « Que n'ai-je pu mourir à sa place ! » s'écria-t-elle ; cela montre bien à quel point elle appréciait et aimait mon mari. Elle essayait quelquefois de me consoler, en exprimant l'espoir que je retrouverais un autre époux, plus jeune cette fois !

Mais j'avais mes enfants³⁴, et je trouvais de la force dans la pensée que le bonheur parfait n'est pas de ce monde. De plus, le socialisme m'avait tant donné, c'était une si grande satisfaction dans ma vie, que j'eus la force de supporter bien des choses sans être brisée. Servir une grande cause avec enthousiasme procure un bonheur intérieur si grand et confère à la vie une si haute valeur qu'on peut supporter beaucoup sans perdre courage.

Si j'ai senti le besoin de raconter comment je suis devenue socialiste, c'est uniquement pour encourager les nombreuses ouvrières qui, le cœur rempli d'ardeur, désirent se rendre utiles, mais qui n'osent pas se mettre en avant, ne se sentant pas les capacités nécessaires à l'action³⁵. De même

34 Ses fils Jultschi et Felix avaient respectivement quatre ans et un an et demi lorsqu'ils perdirent leur père. « *Ses rapports avec ses fils adolescents furent toujours pleins d'amitié. Mais la Première Guerre mondiale lui enleva son fils aîné. Le 8 octobre 1916, la mère reçut une lettre lui annonçant "Julius Popp grièvement blessé et porté disparu". Jusqu'à la fin de sa vie, Adelheid a toujours espéré que son fils reviendrait. Il n'est pas revenu. En janvier 1925, une maladie infectieuse emporta en quelques jours Felix, alors âgé de vingt-quatre ans. Toutes ces pertes, Adelheid ne put les supporter que parce que le parti et son travail à l'intérieur de celui-ci lui étaient un soutien et un appui.* » (Gabriel Proft, *Werk und Widerhall*, p. 303.)

35 « *Même si l'organisation actuelle des travaux ménagers et de la vie familiale ne permettent pas à chaque femme de prendre une part active à la vie politique et culturelle de son temps, il est cependant souhaitable au plus haut degré que les femmes ne se montrent pas sans intérêt ni compréhension à l'égard des courants par lesquels sont pris leurs maris. Si la femme ne participe pas au développement intellectuel, le mari très souvent lui deviendra étranger, et même si celui-ci ne s'en rend pas compte elle ne sera, dans la plupart des cas, pas plus pour lui qu'une femme de ménage et la gardienne de ses enfants. Une telle femme sent instinctivement combien sont lâches les liens entre elle et son mari. L'échelle de ses souffrances augmente avec la peur de le perdre complètement. (...) Mais comment trouver une issue à cette misère ? Il s'agit d'abord, certainement, de donner à la femme, dès son enfance, une éducation qui vise à son indépendance économique et sociale. Car,*

que le socialisme m'a transformée et m'a rendue forte, il peut le faire pour d'autres. Plus je devenais une socialiste consciente, plus je me sentais libre et ferme en face de tout antagonisme. Ma foi dans le socialisme était devenue aussi solide que le roc, et je n'ai jamais été tentée un seul moment de me laisser ébranler.

Il m'arriva après mon mariage d'être emprisonnée à cause d'une critique que je m'étais permise sur l'institution actuelle du mariage³⁶; et, assise dans ma cellule nue, je ne

*même quand l'humanité aura atteint le degré de perfection auquel nous aspirons, une entente continue entre deux êtres ne sera pas toujours le cas. Celui qui n'a jamais vu combien est humiliant le sort d'une femme dont la subsistance est assurée uniquement par le mariage ne peut pas comprendre ce que signifierait pour le sexe féminin une éducation qui le rendrait indépendant. (...) Toutes les femmes qui se considèrent déjà aujourd'hui partisans d'une organisation sociale plus évoluée doivent donner l'exemple par leur propre engagement dans le sens de cette indépendance. Cela ne sera pas toujours commode, mais chaque être humain, que ce soit l'homme ou la femme, qui veut contribuer à la construction d'une nouvelle ère doit être décidé à accomplir ses devoirs dans ce domaine aussi. (...) Les hommes ont donné tellement d'ordres aux femmes, qui presque tous se sont avérés mauvais, parce qu'ils correspondaient seulement aux conceptions et aux besoins de ceux qui les ont imposés. Il est arrivé si souvent que des hommes portent des jugements hâtifs sur la nature des femmes, et combien souvent se sont-ils trompés ! Les femmes ne doivent pas commettre les mêmes erreurs, mais devenir meilleures elles-mêmes, ce qui signifie aussi rendre meilleurs les autres. » (A. Popp, *Erinnerungen*, p. 83-85.)*

- 36 En 1895, l'*Arbeiterinnen-Zeitung* qui, à l'époque, paraissait rarement sans la mention « deuxième édition après saisie », fut accusé d'« avilir le mariage et la famille », à cause d'un article intitulé « Femme et propriété ».

*« J'en assumai la responsabilité et dus comparaître aux assises... Les jurés me déclarèrent coupable à l'unanimité, et je fus condamnée à quatorze jours de détention avec un jour de jeûne par semaine. » (A. Popp, *Der Weg zur Höhe*.)*

« Les jurés étaient d'avis que l'article en question propageait "l'amour libre" ... En réalité, "l'amour libre" pour lequel plaidait l'auteur de cet article se fondait sur le refus de voir le mariage comme la conclusion d'un marché dont décident l'importance

songeai pas un instant à me repentir. Au contraire, en me promenant de long en large dans ma cellule solitaire, ce que je pouvais faire en quatorze pas, je réfléchissais à la manière de regagner le temps perdu. Je travaillais à ma culture socialiste, et je lisais des livres scientifiques que je n'avais pas le temps de lire à l'ordinaire. Quand mon mari venait me voir, il m'apportait clandestinement le journal du parti, et j'étais toujours impatiente de le lire. Ce n'était pas agréable, car le soldat de faction pouvait m'observer à son gré, à travers le judas de la porte. Quelle frayeur j'éprouvais lorsque le gardien entraît dès six heures du matin, suivi d'un des prisonniers, pour m'apporter de l'eau ! Le gaz qu'on laissait brûler toute la nuit, afin de pouvoir mieux me surveiller à tout instant par le judas, m'empêchait de dormir. Pendant la promenade dans la cour, on m'obligeait à marcher dix pas derrière les autres prisonnières, pour que celles-ci ne puissent pas parler avec moi, la « condamnée politique ».

Et si l'une ou l'autre restait en arrière pour me parler et me demander la cause de ma présence en ce lieu, elle était grossièrement insultée par le gardien.

Ma couche me semblait être de pierre, et tous mes membres me faisaient mal tant c'était dur mais, encore une fois, jamais je n'ai eu l'idée de me repentir. J'attendais avec une ferme confiance de voir se réaliser les vœux exprimés

de la dot et du revenu. Il parlait en faveur d'un nouvel ordre social dans lequel un homme et une femme qui s'aiment peuvent vivre ensemble sans prendre leur fortune en compte. Et la femme doit avoir les mêmes droits et les mêmes responsabilités que l'homme...

*La Suédoise Ellen Key a dit : "L'amour est moral aussi sans mariage, mais le mariage est immoral sans amour." Réfléchir sur toute la portée de ces paroles et les accepter, c'est se déclarer adepte d'une communauté conjugale sans légitimation légale. » (A. Popp, *Erinnerungen*, p. 80.)*

par les beaux vers de Georg Herwegh³⁷, dont on décore souvent les murs aux fêtes ouvrières et qui annoncent le triomphe du prolétariat dans sa lutte pour la liberté :

*Que désirons-nous de l'avenir lointain ?
Du pain et du travail préparés pour nous ;
Que nos enfants puissent aller à l'école
Et que nos vieillards n'aient plus à aller mendier.*

Celui qui a vraiment la volonté de contribuer à faire que ces paroles de Herwegh deviennent réalité ne doit reculer devant aucun obstacle. Notre objectif est d'une telle beauté, il brille de tant de promesses que rien ne doit sembler trop difficile pour chercher à l'atteindre. Si par mon modeste travail je réussis à agir dans ce sens, mon dessein sera accompli.

37 G. Herwegh, 1817-1875, poète lyrique révolutionnaire allemand. De chantre de la bourgeoisie progressiste, il devint le chantre du prolétariat allemand.

Au catalogue des bons caractères

Collection Romans

Émeute au Transvaal
Harry Bloom 17,30 €

La Paix
Ernst Glaeser 14,20 €

Les Croisés
Stefan Heym 29,50 €

Ici, sous l'Étoile polaire (tome I)
Väinö Linna 20,30 €

Les gardes rouges de Tempere Ici, sous l'Étoile polaire (tome II)
Väinö Linna 21,30 €

Réconciliation Ici, sous l'Étoile polaire (tome III)
Väinö Linna 22,00 €

Les Damnés de la Terre
Henry Poulaille 19,30 €

Le Fléau du savoir - L'épopée de Ménaché Foigel
Moïse Twersky - André Billy 17,30 €

Collection Histoire

1917, la révolte des soldats russes en France
Rémi Adam 13,70 €

La Révolution russe
François-Xavier Coquin 7,10 €

Juin 36
Jacques Danos et Marcel Gibelin 14,30 €

De l'Oncle Tom aux Panthères noires
Daniel Guérin 15,30 €

Hongrie 1956: un soulèvement populaire, une insurrection ouvrière, une révolution brisée
Georges Kaldy 15,30 €

Histoire de la social-démocratie allemande de 1863 à 1891
Franz Mehring 35 €

La guerre civile en Espagne Révolution et contre-révolution en Espagne
Felix Morrow 17 €

Collection Témoignages

Autobiographie
Maman Jones 12 €

Moscou sous Lénine
Alfred Rosmer 16,80 €

Au-delà de l'Oural Un ouvrier américain dans la métropole russe de la sidérurgie
John Scott 16,80 €

La Révolution de février
Alexandre Tarassov-Rodionov 15,30 €

SOS Indochine
Andrée Viollis 17,30 €

Toute ma vie j'ai lutté De l'Alabama à Los Angeles et à Detroit
Sam Johnson 16,50 €

La catastrophe d'AZF: Total coupable Un sinistré « sans fenêtre » raconte
Jean-François Grelier 15 €

Collection Classiques

Le Programme socialiste

Karl Kautsky 11,20 €

Le socialisme et les intellectuels

Paul Lafargue 2,60 €

Le socialisme et la conquête des pouvoirs publics

Paul Lafargue 2,60 €

Marx et Engels

David Riazanov 11,20 €

La jeunesse de Lénine

Léon Trotsky 12,20 €

Le Programme de transition

Léon Trotsky 2,60 €

Où va la France

Léon Trotsky 12,70 €

Les leçons d'Octobre

Léon Trotsky 4 €

Hors collection

Haïti 1986-2004

OTR-UCI 20,30 €

Collection Éclairages

1. Proche-Orient 1914-2010

Les origines du conflit israélo-palestinien

Marc Rémy 8,20 €

2. La Première Guerre mondiale

Dix millions de morts pour un repartage du monde

Rémi Adam 8,20 €

3. Histoire de la mondialisation capitaliste - 1. 1492-1914

Édouard Descottes 8,20 €

4. Italie 1919-1920 - Les deux années rouges

Fascisme ou révolution

Bruno Paleni 8,20 €

5. Histoire de la mondialisation capitaliste - 2. 1914-2010

*Sandra Chirazi - Raphaël
Menand* 8,20 €

6. La Russie avant 1917

Gilles Boti 8,20 €

7. Le cerveau et la pensée

Marc Peschanski 8,20 €

8. La question coloniale dans le mouvement ouvrier en France (1830-1962)

Jacques Le Gall 8,20 €

9. La civilisation arabe du VIII^e au XIII^e siècle Son essor, ses apports

Farida Megdoud 8,20 €

10. Les philosophes des Lumi- ères

« Entends-tu le tonnerre ? Il roule en approchant... »

Françoise Millot 8,20 €

11. L'Opposition communiste en URSS : les trotskystes Tome I - 1923-1927 : la lutte antibureaucratique dans le parti bolchevique

Pierre Merlet 8,20 €

12. L'Opposition communiste en URSS : les trotskystes Tome II - 1928-1938 : une lutte à mort contre le stalinisme

Pierre Merlet 8,20 €

Adelheid Popp

Jeunesse d'une ouvrière



August Bebel, dirigeant de la II^e Internationale, auteur de *La Femme et le socialisme*, préfaça, en 1909, la première édition de *Jeunesse d'une ouvrière*, récit autobiographique d'Adelheid Popp :

« Grâce à une volonté de fer et à un travail acharné pour s'instruire, elle arrive, d'une façon surprenante, à combler les lacunes de son instruction. Elle brise les liens qui la rattachaient à l'Église de son enfance et devient libre penseuse ; remplie autrefois de respect pour la monarchie, elle devient républicaine ; les dures expériences de la vie en font une ardente socialiste et un champion de la lutte pour l'émancipation de tous les prolétaires. Sa vie est un exemple ».

Ouvrière et militante socialiste, Adelheid Popp naquit en 1869 dans une famille pauvre, près de Vienne. La mort de son père la contraignit à travailler dès l'âge de treize ans dans une usine de textile.

D'abord catholique convaincue, ouvrière docile, elle s'éveilla lentement à la conscience de classe et aux idées socialistes, au travers de ses lectures et de ses rencontres. Une fois convaincue, elle ne cessa de militer dans la social-démocratie et ses organisations. Oratrice, organisatrice, journaliste, elle parcourut toute l'Autriche, prenant la parole dans des centaines de réunions publiques.

En 1892, elle devint la rédactrice en chef du *Journal des Ouvrières*, participant à la campagne du Parti social-démocrate pour l'égalité politique des femmes, et pour l'égalité des salaires. Bête noire des autorités, elle fut arrêtée et traduite en justice à de nombreuses reprises.

Pendant cette période féconde où le mouvement ouvrier socialiste se développait, l'activité d'Adelheid Popp ne se borna pas aux luttes des femmes ouvrières ; elle fut l'un des membres dirigeants du mouvement socialiste autrichien et de la II^e internationale, à une époque où les femmes n'avaient encore conquis aucun droit.

Après la Première Guerre mondiale et l'effondrement de la monarchie, elle fut membre du conseil municipal de Vienne, puis élue à l'Assemblée nationale constituante. Elle siégea comme parlementaire au Conseil national jusqu'en 1934. Après février 1934, elle se vit priver de tout travail par les autorités.

Adelheid Popp mourut en mars 1939. En dépit de la terreur que faisaient régner les nazis, ses camarades l'accompagnèrent nombreux lors de ses obsèques.

Prix ttc : 10 euros

www.lesbonscaracteres.com

Collection
Témoignages

